

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 27.

Montréal, Jeudi, 5 Juillet 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les couronnes d'épines, par Albert Delpit.—Les enrhumés, par Chs. des Rives.—Les mandats-poste.—Les fêtes du couronnement. (suite), par Adolphe Badin.—Dévouement de l'Eglise.—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle (suite et fin), par M. Charles Thibault.—Séminaire de Ste-Thérèse.—Un rescrit.—Sourds-muets.—Choses et autres.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Nos gravures : L'expédition du Tonkin; M. de Laboulaye.—Les superstitions russes.—Russie.—La vie de famille.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : Vue intérieure du Kremlin : La tour d'Ivan Veliki ; L'expédition du Tonkin ; Le commandant Rivière, tué devant Hanoi (Tonquin)

LES COURONNES D'ÉPINES

PARIS, 15 mai 1883.

Dans quelques jours on va sacrer le Tzar à Moscou. Il n'y aura rien pendant les fêtes ; mais après ? Qui oserait répondre de l'avenir ? Ce siècle est la revanche des peuples. L'homme politique en tirera les raisonnements qu'il voudra ; l'homme de lettres y voit de bien belles pièces pour les auteurs dramatiques de l'avenir.

Si, dans cinquante ans, le monde enfante un nouveau Shakespeare, il n'aura qu'à jeter les yeux derrière lui. Et dans les trente ans écoulés depuis le 2 Décembre, il trouvera une mine inépuisable et sublime.

Quel cerveau humain a combiné jamais de pareils événements ? Quelle imagination ardente conçu d'aussi fulgurantes antithèses ? Tant de misères à côté de tant de triomphes, tant de larmes après tant d'éclats de rire, et des apothéoses si hautaines suivies de si subits écroulements ?

Voyez cette guerre du Mexique. La plus belle armée du monde s'en va gaiement par delà les mers, tambours et clairons en tête. Il y a là, au début, comme un reflet des brillantes équipées d'autrefois. La France écoute, et par moments des bruits de victoire arrivent du fond de ce golfe vert et bleu où rit le chaud soleil. Soudain, le décor change. Un empereur, traqué, livré, vendu par un misérable qui apparaît comme un traître de mélodrame pour amener un dénouement tragique.

Et à côté, une impératrice, belle, noble et amoureuse, devenue folle de douleur, empoisonnée peut-être ! J'ai entendu conter la légende : une main criminelle versant la nuit un poison lent pour tuer le cerveau d'une souveraine désespérée. Est-ce vrai ? Je ne sais. Mais je suis sûr que l'Histoire recueillera ce bruit sinistre : l'Histoire qui s'écrit plus avec des légendes qu'avec des vérités. Et puis, le long martyr de cette noble veuve, si malheureuse qu'on en est réduit à dire : " Quel bonheur qu'elle soit folle ! Elle souffre moins, peut-être." Le roi Lear, pleurant seul dans la lande déserte est moins triste et moins poétique.

Je voudrais que celui qui écrira le drame des derniers Bonaparte connût l'histoire qu'on va lire. Elle me fut comptée par un des plus grands artistes de ce temps, resté fidèle à ses affections. On se rappelle l'année où le prince impérial présida à la distribution des prix du concours général. Godefroy Cavaignac, aujourd'hui l'un des plus distingués députés de la Chambre, avait un premier prix de vers latins. Le fils du vaincu ne voulut pas être couronné par le fils du vainqueur. Et toute l'ardente jeunesse réunie à la Sorbonne fit une ovation à l'héritier du proscrit du 2 Décembre.

La Cour était à Fontainebleau. Il y avait eu un grand dîner de gala. Les femmes en toilette de bal, les généraux chamarrés, les fonctionnaires en uniforme éclatant, tout ce monde officiel jetait une note vive au milieu des splendeurs impériales. Comme décor, le féérique palais de Fontainebleau, baigné dans la pénombre à demi-blanche d'une paisible soirée d'été. On riait gaiement, à pleines lèvres, quand la nouvelle arriva de ce qui s'était passé à la Sorbonne : toute la jeune

France acclamait Cavaignac et les souvenirs républicains évoqués par ce nom-là. On sentit peser une crainte sur les têtes tout à l'heure souriantes. L'impératrice, elle, eut soudain comme la vision de l'avenir. Qui sait ? Avec sa double prescience de mère et de femme, elle eut peut-être, pendant une seconde, la divination de sa destinée lamentable. Un frisson la prit, et elle éclata de rire !

Napoléon III se leva, lui prit la main et l'emmena doucement hors du salon. Mais, pour gagner ses appartements, il fallait que l'impératrice traversât une longue enfilade de salons aux fenêtres larges ouvertes. Et ce rire nerveux ne s'arrêtait pas, ce rire cruel et obstiné que tout le monde entendait, et qu'on devinait plein de sanglots, et qui éclatait dans le palais, dans les jardins, avec son désespoir ironique ! Pendant quelques minutes les notes perçantes frappèrent toutes les oreilles ; et le grand écrivain qui me racontait cette scène poignante me disait qu'ils voyaient tous, ce soir-là, les premières fissures s'ouvrir dans la muraille lézardée de l'édifice impérial !

Parmi les proscrits de Décembre, parmi ceux qui râlaient à Lambessa et à Cayenne, lequel, dans ses justes colères, rêva jamais une vengeance pareille à celle qui l'attendait ? Victor Hugo, lui-même, malgré la prescience du génie, devinait-il en écrivant ses immortels *Châtiments* l'avenir de cette famille vaincue ? Croyez-vous que le Shakespeare futur dont je parlais pourra, dans un demi siècle, évoquer ces figures grandies par l'éloignement ? Quel drame gigantesque où tout se rencontrera : les situations tragiques des hommes et la psychologie hautaine des cerveaux ! Cet empereur, hier encore tout puissant, écrasé sous son écroulement, pendant que la France se débat et crie et lutte comme une vierge violée ! Et cette nuit qui a suivi Sedan ! Dans quelles profondeurs est descendue l'âme de cet homme ? Quelles pensées s'entrechoquaient dans ce cerveau ? Avoir été si haut pour être tombé si bas ! Le poète inconnu ne pourrait-il pas écrire une page comme celle d'Hamlet rêvant dans le cimetière d'Elseleur ? Et si nul ne l'a encore tenté, c'est que tous les poètes, monarchistes et républicains, ont le respect de la souffrance : que ce soit une ouvrière qui pleure ou une impératrice qui se lamente !

Croyez-vous qu'autrement on n'eût pas encore dit les tragiques malheurs des royautés d'aujourd'hui ? Et ce jeune prince impérial qui va mourir en héros sous la même latitude que Sainte-Hélène ? Et cette mère meurtrie en pleine chair vive ? Et cette radieuse figure de la reine Mercédès d'Espagne, morte dans l'épanouissement de ses juvéniles amours ? Car tout se rencontre dans ces sujets que l'histoire contemporaine réserve aux poètes de l'avenir : tout, depuis l'idylle jusqu'à l'épique, depuis le drame jusqu'à l'épopée. A chaque feuillet le poète trouve un sujet poignant. Sans compter ceux que le destin écrira sur les pages encore blanches de l'avenir. Ceux, par exemple, que les nihilistes gardent au fond de leurs conspirations ignorées. Conspirations qui éclateront soudain, n'ayant qu'un défaut, au point de vue artiste, c'est d'être un peu trop des drames à la façon de Ponson du Terrail.

Car enfin, quelle destinée est comparable à celle de ce malheureux Tzar ? Il est dix fois plus à plaindre que le condamné à mort attendant qu'on vienne le chercher pour la guillotine. D'abord, celui-ci a le droit légitime d'espérer que M. Grévy lui fera grâce ! Puis il ne tremble que pour lui-même. Tandis qu'Alexandre III se sent menacé aussi dans sa compagne, cette ravissante princesse de Danemark, l'une des femmes les plus lettrées d'Europe ; il se sent menacé dans ses enfants, dans ce qu'il a de plus cher au monde.

Nous, les contemporains, nous ne pouvons pas bien juger l'état d'âme de ces êtres à part, couronnés et malheureux, vivant sous une perpétuelle menace, forcés de rester à la fois souriants et angoissés. Nous sommes trop près d'eux. Nous sommes un peu blasés à force de voir les journaux imprimer tranquillement : "—On ne tentera d'assassiner le Tzar qu'après le couronne-

ment." Ou bien : "—On n'ose pas fixer à l'avance la date du sacre, pour que les nihilistes ne puissent rien préparer." Mais les auteurs dramatiques de l'avenir n'auront pas comme nous l'accoutumance de ces phrases joviales et sinistres. Ils ne verront que le fait en lui-même ; un dominateur d'hommes plus malheureux que le dernier de ses sujets ; ne pouvant ni dormir en paix, ni se promener à sa guise ; moins en sûreté au milieu de sa puissante armée que l'humble mendiant sans asile ; et se demandant toujours si au tournant de la route n'éclatera pas la bombe qui le mettra en pièces comme son père !

Voilà ce qui frappera les penseurs dans cinquante ans ou dans un siècle ; et c'est ce qui alimentera pendant des années et des années encore les théâtres de l'avenir. Il y aura sans doute alors une république universelle, et plus d'un se demandera avec étonnement :

—Comment pouvait-on trouver en 1883 de malheureux esclaves qui consentissent à être rois ?

ALBERT DELPIT.

LES ENRHUMÉS

Te souvient-il lecteur d'avoir jamais rencontré un enrhumé ? Ton éducation est incomplète, si ton carnet de confiance ne mentionne point une aussi bonne aubaine.

Regarde autour de toi, tu verras son portrait fidèle, son profil, sa binette intéressante, tout ce que tu voudras chez certains individus se pavant fièrement à l'abri des tentures et des draperies pourprées de nos salons.

Zélés partisans de la courbette étudiée et du mécanisme nécessaire pour décrire avec art dans l'espace, une courbe magique, à l'aide de leur précieux couvre-chef, ils ne négligent rien pour s'attribuer la facture première, l'édition originale d'un bon mot, mais par contre ils sont d'une modestie, d'une humilité au superlatif lorsqu'il s'agit de mettre en évidence les notes sympathiques de leur prétendue belle voix.

Que serait notre vie
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?

Que l'hiver déroule son blanc lincol sur la campagne ; que le printemps décore nos bocages de fresques verdoyantes ; que l'été vienne enjoliver nos champs d'une dorure toute poétique ; que l'automne enfin voile notre beau ciel bleu, sous ses ombres grises et mystérieuses, ils sont toujours les mêmes, toujours gais, toujours causeurs mais toujours... enrhumés.

Et pourquoi ces adorables papillons, si joyeux, si pimpants, toujours prêts à faire la cour à ce que le genre humain possède de plus aimable et de plus souriant, voient-ils sans cesse leurs brillantes couleurs pâlir au funeste contact d'une mélodie ou d'une berceuse ?

Avec ta douce chansonnette
Berce, berce gentille Odette,
Ton vieil enfant
Ton vieil enfant !

Les sots seuls se méconnaissent au point de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit, et grâce à Dieu les enrhumés n'ont pas encore fait ce saut périlleux ; interrogez-les donc, ils vous donneront sur leur étrange conduite un renseignement aussi spirituel que bien tourné.

D'un trait vif et sautillant ils sauront glisser sur les aspérités de la prose, prendre leur essor vers les hauteurs du Parnasse et réveiller les Muses endormies par les accords d'une lyre qui frémissait autrefois sous les doigts d'un Homère et d'un Virgile, mais pour redire des exploits beaucoup plus nobles et beaucoup plus sublimes.

Eux seuls sauront vous dire : qu'ils ont chanté à telle réunion, telle rue, chez telle personne ; inutile de dire que personne de la réunion actuelle n'y était ; en tant de l'intéressant caucus, non pas du caucus ministériel, mais d'un caucus plus sentimental, le rhume,

héritier de la jalousie de l'antique Junon, étonné, ravi, enchanté de leur voix si douceuse et si charmante l'enlève à l'affection de tous et voilà comment on ne peut goûter encore une harmonie toujours et sans cesse fugitive.

C'est bien exprimé n'est-ce pas ?

Ils en ont tellement la vocation que partout où on les rencontre, leur nacelle, voile déployée, vogue toujours dans les mêmes eaux avec la même cargaison enrhumatique de douches d'eau froide, de brumes malsaines, de refroidissements passagers, en un mot de tout ce qu'une cervelle en frais de folâtrer dans des régions ignorées du commun des mortels, peut inventer en fait de petits malheurs problématiques.

Je ne m'adresse point ici à ceux qui sont véritablement enrhumés, mais à ceux qui sont affligés de ce qu'on pourrait appeler un petit rhume d'imagination.

Mais j'oubliais Calino, l'immortel Calino ! Calino, la personnification même de l'originalité burlesque, Calino et son sac légendaire de naïvetés.

Le croirait-on, Calino possède encore certaines notions de physique, échappées on ne sait comment à la débâcle générale de ses cinq sens. On dit même qu'il a eu une mention honorable d'électricité dans son jeune âge. Cela promettait, et il a pleinement répondu aux espérances qu'on faisait reposer en lui.

Franklin et quelques autres nous ont révélé que les courants électriques étaient positifs et négatifs. Calino, qui s'en souvenait, s'est mis à l'œuvre et a découvert... devinez... les enrhumés positifs et négatifs. La nouvelle découverte porte le nom de Calinotricité, du nom de son ingénieux inventeur.

Spécialistes, vous n'avez jamais frotté votre bosse d'observation sur un enrhumé ? Eh bien, Calino l'a fait mille et mille fois, et il a découvert que les enrhumés positifs sont ceux qui, après nombre de sollicitations et au moment où l'on s'y attend le moins, entonnent un petit couplet, ébranlent vitres et fenêtres, causent une panique indescriptible au milieu de leur entourage, et pourtant—sage réflexion de Calino—quoi de plus doux que la voix tendre et expressive d'un enrhumé en frais de moduler l'élégie plaintive d'une hirondelle !

Les enrhumés négatifs, au contraire, sont tellement émitouflés dans leur affection —je cite toujours la savante théorie—qu'on ne les entend jamais ; ils avouent cependant avec candeur que le succès ne leur avait jamais fait défaut auparavant. Leur voix est d'une beauté, d'une suavité ravissante ; mais hélas ! veut-on entendre leurs mélodieux bémols : aussitôt leur appareil musical est en proie à des contractions spasmodiques, leurs lèvres ne peuvent plus échapper que des sons inarticulés et notez qu'une seconde auparavant, leur organe vocal, à l'apogée du diapason aigu, étourdissait de la plus belle manière voisins et voisines.

Les Hébreux chassaient dans le désert le bouc chargé des péchés d'Israël, dit l'Écriture ; mais nous, qu'allons-nous faire des bipèdes chargés des rhumes d'autrui ? Avec Massillon je dois m'écrier : "je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même !"

Je termine par une coquille tirée des annales de nos savants :

Les savants vont chercher bien loin
Les grands secrets de la nature ;
En restant dans mon petit coin
J'en sais plus qu'eux, je vous l'assure.

Il n'y a point de rossignols en Canada, disent les naturalistes ; sans prétendre aux couronnes ni aux lauriers de la science, pardonnez-moi messieurs, si j'affirme ici le contraire : il y en a mais, vanité des choses humaines, un enrouement malheureux nous prive de leurs trilles harmonieux.

A l'œuvre, je vous en prie, vaillants disciples d'Esculape ; vous surtout qui parcourez les dédales de la thérapeutique, à l'œuvre ; que l'élixir des rhumes d'imagination sortent de votre cerveau comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter, et pour finir *ciceronico modo* : à la gloire d'avoir sauvé l'esprit et le gosier de nos oiseaux frisés et pommades, vous joindrez celle d'avoir rendu au Canada ses Capoul et ses Albani !!!

CHS. DES RIVES.

Montréal, juin 1883.

LES MANDATS-POSTE

D'après les conventions et arrangements conclus dernièrement avec les bureaux de poste de plusieurs autres pays, on peut, depuis le 2 courant, se procurer dans tous les bureaux de poste du Canada, des mandats payables dans les possessions britanniques et les pays dont les noms suivent plus bas. Nous donnons le montant de ces mandats.

Italie, Suisse, Allemagne, Autriche-Hongrie et Roumanie, pour des sommes n'excédant pas \$10, \$20, \$30, \$40 et \$50.

Pour la Jamaïque, l'Australie, la Nouvelle-Galles du Sud, il ne sera émis que des mandats de \$50.

A partir de la même date, les mandats envoyés des différents pays cités seront payés en Canada.

LES FÊTES DU COURONNEMENT

DESSIN DE GIRALDON

III

La tour d'Ivan *Veliki*. — Le *Tzar Kolokol*. — La cathédrale de l'Assomption. — La cathédrale de l'Annonciation. — La cathédrale de l'Archange-Michel.

Moscou, 16-28 mai.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que, par un effort d'imagination véritablement méritoire, nous faisons abstraction complète de l'orgie de mâts, d'oriflammes, de tribunes, d'écussons bariolés et autres motifs de décoration, qui, en donnant à la fidèle ville de Moscou une physionomie joyeuse et triomphale, lui enlèvent en même temps son caractère le plus intéressant ?

Ceci dit, nous reprenons notre petite promenade à travers la série des édifices du Kremlin.

Après avoir passé la porte de *Spassky*, nous tournons à droite et sur une petite place, appelée place d'Ivan, ou *Ivanovskaïa*, nous apercevons tout d'abord un immense clocher octogone à trois étages en retraite, qui surmonte une petite église, ou plutôt une petite chapelle, consacrée à saint Jean le Climaque (*Liestvitchnik*).

C'est cette chapelle qui a fait donner au clocher son nom de clocher d'Ivan, ou plus ordinairement encore de tour d'Ivan *Veliki* (Ivan ou Jean le Grand).

La hauteur de cet énorme clocher, le monument le plus élevé de Moscou, et du haut duquel on jouit d'une vue magnifique sur la ville et sur ses environs, est de 38 sagènes et demi, soit 246 pieds, à partir du sol. Mais il faut y ajouter près de 120 pieds de fondations, car ces fondations descendent jusqu'au niveau du fond de la Moskwa.

La coupole renflée et dorée, qui termine le dernier étage, est surmontée d'une croix grecque également dorée. A propos de cette croix, le loquace cornac, qui me sert de guide ou de cicérone, et qu'on appelle ici tout vulgairement un garçon de place, me raconte d'un air narquois, que la croix que l'on voyait autrefois à la place de celle-ci avait été enlevée en 1812 par ordre de Napoléon, qui la croyait en or massif ; et que plus tard, l'erreur ayant été découverte, on l'avait abandonnée pendant la retraite.

Le garçon de place ajoute que ledit monument a été élevé au dix-septième siècle par ordre du Tzar et Grand-Duc Boris Féodorowitch, plus connu sous le nom de Boris Godounoff, autocrate de toutes les Russies, en souvenir d'une affreuse famine qui dévasta la Russie vers l'an 1600. Une inscription placée au-dessous de la coupole en fait foi.

Le clocher d'Ivan renferme une trentaine de cloches énormes, qui sont une des curiosités du Kremlin : on m'a fait regarder surtout au premier étage, le *Mrdved* (ou l'*Ours*), du poids de 450 *pouids* (1), soit 12,734 livres, et le *Leved* (ou le *Cygne*) un peu moins pesant ; au deuxième étage une cloche de 200 *pouids*, et enfin au troisième étage deux petites cloches remarquables par leur son clair et qu'on suppose composées d'un fort alliage d'argent.

Ce sont ces cloches, qui, la veille de Pâques, à minuit, annoncent la Résurrection par un signal, auquel répondent instantanément les deux mille cloches des innombrables églises de la ville. Ce sont elles également qui, mardi dernier, ont annoncé aux fidèles populations qu'Alexandre III venait de faire son entrée dans le Kremlin par la porte de *Spassky*. L'impression causée par le bruit de toutes ces cloches, remplissant l'air de leurs gais carillons, est véritablement extraordinaire.

Un autre tour plus petite, nommée tour de l'Assomption, appliquée tout contre la chapelle de Saint-Jean-le-Climaque, contient aussi un certain nombre de cloches, entre autres une du poids de 4,000 *pouids*. Un peu plus loin encore, se trouve un troisième clocher en forme de pyramide, appelé clocher de Philarète.

Au pied de la tour d'Ivan *Veliki*, vous apercevez une cloche de diamètre gigantesque, dressée debout sur un socle de granit. C'est le *Tzar Kolokol* (la reine des cloches), la plus grosse cloche connue. Ce colosse de bronze ne pèse pas moins de 12,327 *pouids*, soit 403,000 livres, et mesure environ 21 pieds russes, soit 25 pieds de hauteur. Elle est couronnée par un globe surmonté de la croix et cercelée d'ornements délicats. On y voit encore, outre une longue inscription en caractères slaves, les figures en relief du Tzar Alexis et de l'Impératrice Anne, et, sur l'enroulement en bas, l'image du Sauveur, de la sainte Vierge et des Évangélistes entourés de chérubins.

Le *Tzar Kolokol* a son histoire. Fondue en 1668,

par ordre d'Alexis Mikhailowitch, "autocrate des grande et petite Russie et de la Russie blanche," elle fut brisée en 1701 par un grand incendie qui éclata au Kremlin ; refondue à nouveau en 1735, sous le règne de "l'Impératrice autocrate et gracieuse Ivanovna," elle fut suspendue dans une construction en bois, mais en 1737, pendant un nouvel incendie, elle échappa aux crampons qui la retenaient, tomba de la hauteur de deux sagènes et s'enfonça profondément dans le sol. Elle y demeura jusqu'en 1836, où l'empereur Nicolas la fit retirer de la niche souterraine qu'elle s'était creusée, et hucher sur le socle où nous la voyons aujourd'hui. Ce fut un Français, M. A. Ricard de Montferand, l'architecte de Saint-Isaac de Pétersbourg, qui fut chargé de cette double et délicate opération. Il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté. Au lieu de remettre en place l'énorme fragment de fonte qui s'était détaché de la cloche dans sa chute, on se contenta de le placer debout au pied du socle, ce qui permet à l'œil de plonger à l'intérieur de cette sorte de caverne d'airain par une brèche assez large pour qu'on y puisse aisément y entrer sans baisser la tête, et d'apercevoir l'énorme battant qui mettait jadis le colosse en branle.

En quittant la Tour d'Ivan et le *Tzar Kolokol*, nous trouvons à gauche une autre place, fermée par une grille. Cette place, ou plutôt cette cour, dite cour d'*Ouspensky*, est à peine plus grande, comme étendue, que la cour intérieure du Louvre ; en revanche, elle est beaucoup plus irrégulière. Mais, si peu imposante qu'elle soit par ses dimensions, elle n'en offre pas moins un intérêt capital, car elle renferme dans son périmètre les trois cathédrales de l'Assomption (*Ouspensky Sobor*), de l'Annonciation (*Blagovetschensky Sobor*) et de l'Archange-Michel (*Arkhangelsky Sobor*), et communique au Palais-Neuf impérial par un escalier de vingt-cinq marches environ, appliqué contre le mur d'un grand bâtiment, ce qui lui enlève beaucoup de caractère. C'est le fameux Escalier rouge (*Krasnoe Kriliso*), par où le cortège impérial sort du Palais-Neuf pour se rendre à la cathédrale de l'Assomption le matin du couronnement, et sur le palier duquel, la cérémonie achevée, le Père des Orthodoxes se retourne une dernière fois avant de rentrer dans son palais, et salue à plusieurs reprises la foule, qui lui répond par ses acclamations, pendant que les cloches de la ville sonnent à toute volée, que l'artillerie tire une nouvelle salve de cent un coups de canon et que l'hymne national retentit de toutes parts.

La cathédrale de l'Assomption (*Ouspensky Sobor*), qui donne son nom à la cour d'*Ouspensky*, joue un rôle des plus importants pendant les fêtes du couronnement ; c'est dans cette cathédrale ou église patriarcale, en effet, que la cérémonie du sacre a lieu. Voici la description d'*Ouspensky Sobor*, telle que nous la trouvons dans un volume paru tout récemment, dont il ne serait peut-être pas de très bon goût à nous de dire tout le bien que nous pensons, mais que nous pouvons toujours recommander comme ayant été écrit après une longue et attentive visite aux lieux dont nous parlons (1).

Cette cathédrale (le mot chapelle conviendrait mieux, à ce qu'il me semble, à ses proportions relativement modestes), peut passer pour le type de l'architecture greco-orientale ; c'est un édifice presque carré, dont les grands murs blancs et nus, sans moulures ni reliefs, s'élèvent tout droits avec une grande hardiesse ; il est surmonté d'une coupole centrale posée sur le toit presque plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre autres coupoles plus petites ; ces cinq coupoles byzantines, dont les flancs arrondis et resplendissants d'or renvoient comme des miroirs l'image des monuments voisins, sont ce que cette église présente de plus remarquable.

A l'intérieur, comme toutes les églises vouées au culte grec, c'est un bâtiment à murs plats, sans reliefs, habillé du haut en bas de peintures murales de style byzantin sur fond d'or. Toutes ces peintures sont dans le style sévère de l'Athos, le seul adopté en Russie.

En outre, la nef et les quatre chapelles qui la flanquent à droite et à gauche, sont remplies de chasses somptueusement ornées et de saintes images en or ou en argent, avec des colliers et des bracelets surchargés de pierreries d'une richesse fabuleuse, et les têtes et les mains aux tons bistres passant à travers les découpures de l'orfèvrerie.

Tout ce luxe barbare, d'un goût peut délicat, cause une impression inquiétante, mais grandiose en somme, surtout avec la demi-obscurité qui règne dans l'enceinte, et rappelle l'intérieur de Saint-Marc de Venise.

L'iconostase, c'est-à-dire la cloison percée de trois portes qui sépare le sanctuaire de l'église proprement dite, monte jusqu'aux voûtes ; elle est entièrement recouverte d'images byzantines de grandeur naturelle disposées sur cinq étages successifs, le premier étage sur vermeil et les quatre autres sur cuivre doré très riche-ment.

Tout à côté de l'iconostase, à gauche, on montre une image sainte, ornée d'un énorme solitaire, qu'on évalue à plus de quatre-vingt mille roubles. C'est la fameuse image de la Vierge de Wladimir, peinte, suivant la tra-

(1) *Un Parisien chez les Russes*, par Adolphe Badin (Calmann Lévy, Paris).

(1) Le *poud* russe équivaut à 33 livres.

dition, par saint Luc l'Évangéliste. Elle est l'objet d'une immense vénération, et les Russes la regardent comme une sorte de *palladium*. On vous racontera, à Moscou, que sa seule exhibition suffit au temps jadis pour faire reculer les hordes farouches de Tamerlan.

Quant au Tamerlan de 1812, qui sans doute ne se fût pas laissé arrêter à si bon compte, on jugea plus prudent de faire transporter l'inappréciable image en lieu sûr, à Wladimir.

La cathédrale de l'Annonciation (*Blagovetschensky sobor*), où les Tzars étaient autrefois baptisés et où avait lieu également la cérémonie de leur mariage, est un grand édifice de forme carrée, avec trois hémicycles du côté de l'orient : elle est surmontée de neuf coupes revêtues, comme toute la toiture du reste, de cuivre doré. — Une curieuse peinture à la fresque représentant l'ange Gabriel apparaissant à la sainte Vierge et protégée par une sorte d'auvent, décore la paroi extérieure de l'église. Au sud, à l'ouest et au nord existent des parvis couverts, avec deux entrées. Sous ces parvis se trouvent quatre chapelles entièrement couvertes de peintures byzantines.

Intérieurement, la cathédrale de l'Annonciation rappelle celle de l'Assomption, sauf que le pavé est formé d'agates et que la nef repose sur deux colonnes quadrangulaires. Le garçon de place me montra dans un enfoncement la place où s'asseyaient les Tzars pendant les prières ainsi que le siège impérial, en bois sculpté, supporté par des colonnes en cuivre et surmonté d'un dais.

Quant à l'iconostase, elle est remarquable principalement par la richesse et par l'intérêt historique des images qui la couvrent. Sur l'une de ces images, à gauche des portes royales (on nomme portes royales d'une iconostase celles du milieu), l'image miraculeuse de la Vierge du Don, qui accompagna Dmitri Dorskoï sur le champ de bataille de Koulikovo et Boris Godounoff dans le combat livré à Kazi-Ghireï, le garçon de place me fit remarquer les traces des coups de sabre que nos soldats lui auraient appliqués en 1812. Il ajoute même que la précieuse image était alors encadrée d'un entourage en vermeil qui disparut également dans le sac de Moscou.



Vue intérieure du Kremlin : la tour d'Ivan Veliki.

Chaque fois que l'Empereur de Russie arrive dans sa bonne ville de Moscou, la première chose qu'il fait dès qu'il a passé le seuil du Kremlin, avant même d'entrer dans son palais impérial, c'est d'aller baiser dévotement les saintes images de la cathédrale de l'Assomption, puis celles de la cathédrale de l'Annonciation et enfin celles de la cathédrale de l'Archange-Michel. C'est également le premier devoir dont il s'acquitta hier dimanche, tout aussitôt après avoir été sacré et s'être montré au peuple sur la place d'Ivan.

La cathédrale de l'Archange-Michel (*Arkhangelsky Sobor*) n'est pas moins riche, intérieurement du moins, que les deux autres cathédrales dont nous avons déjà parlé ; car extérieurement c'est toujours la même simplicité, la même nudité de murailles, avec les mêmes coupes dorées sur la toiture. L'intérieur est fort obscur, ce qui rend assez difficile d'étudier avec soin les peintures byzantines qui le revêtent du haut en bas comme une tapisserie sacrée, et qui représentent d'un côté diverses scènes du jugement dernier et de l'autre les portraits des anciens Tzars de Russie.

Dès le principe cette église, qui date du commencement du treizième siècle, mais qui fut rebâtie en 1333, eut pour destination de servir de lieu de sépulture aux Tzars de Moscou. On y voit dans un angle de l'église, à même le sol, et recouverts d'un drap de velours rouge foncé, les tombeaux de tous les souverains autocrates qui se sont succédé sur le trône depuis 1333 jusqu'à 1626. Une inscription sur plaque d'argent indique quel prince repose dans chaque tombeau.

L'iconostase, d'une richesse fabuleuse, forme quatre étages tout étincelants d'argent et de pierres précieuses et s'élève presque jusqu'à la voûte ; elle est décorée d'images vénérées et somptueusement ornées et encadrées.

P. S. — Je m'aperçois, non sans quelque remords, en terminant ma correspondance, que je ne vous ai pas encore dit un mot des diverses cérémonies du couronnement, qui font couler depuis quinze jours tant de flots d'encre sur tant de rames de papier. Mais c'est précisément cette

inondation intarissable d'articles sur la matière qui m'a découragé chaque fois que j'ai voulu, moi aussi, me faire l'historiographe de ces pompeuses solennités. Il me semblait que raconter et décrire complaisamment, en même temps que mes innombrables confrères, et peut-être après eux, les mêmes énumérations de cortège, de bénédictions, d'illuminations, etc., ne présentait qu'un intérêt très mince et me faisait courir le risque de ne rien apprendre à vos lecteurs. C'est pourquoi j'ai préféré m'en tenir à la description la plus exacte possible de ce qui, selon moi, n'est pas assez regardé pour le moment dans cette ville curieuse, et de ce qui cependant mérite le plus de l'être, je veux dire de la ville elle-même et de ses monuments, fêtes, couronnement et empereur à part.

ADOLPHE BADIN.

(A suivre.)

Dévouement de l'Église — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

Jean-Baptiste de la Salle fut l'un de ces envoyés célestes, l'une de ces âmes d'élite, un de ces cœurs généreux faits pour aimer, pour souffrir, pour soulager, pour consoler, pour se sacrifier. Il aura d'insurmontables difficultés à vaincre, maints obstacles à franchir, de multiples épreuves à subir ; c'est là la marque divine de la vraie prédestination. L'épreuve, si redoutée par les âmes faibles, est pourtant nécessaire à l'homme.

Malheur à qui refuse le combat, à qui déserte le champ d'honneur, à qui plie sous les coups de l'ennemi ! Celui-là est perdu. L'abbé de la Salle connaissait parfaitement le prix de la lutte et surtout la valeur des armes : tout dépend de là. Le meilleur soldat, mal armé, est sûr de sa perte. Les disciples de la Salle se sont donc revêtus d'une triple cuirasse de *chasteté*, de *pauvreté* et d'*obéissance*, qui sont les grandes et seules armes à précision pour dompter la nature, conquérir la terre, édifier le monde et escalader le ciel. Ce seront là les assises solides du temple que vient élever à la grande cause de l'éducation populaire le jeune chanoine de Reims. Temple aux proportions gigantesques et qui, en moins de deux siècles, embrasseront les cinq parties du monde ! Temple magnifique, ayant pour base la foi, pour vestibule le dévouement, pour intérieur le travail, pour sommet l'espérance.

La chasteté est le lis des vertus. Et ceux qui la pratiquent répandent autour d'eux un arôme si agréable qu'il embaume tous leurs actes d'une odeur particulière. Il en est pour eux comme pour ceux qui mangent la racine de l'angélique ; ils parfument tout ce qui les approche.

Le chaste apôtre saint Jean fut le seul qui eut le suave privilège de reposer sur le cœur de son divin Maître ; et si les anges eux-mêmes sont venus s'incliner devant Marie et qu'ils l'ont saluée comme toute belle, c'est parce qu'elle était toute pure et qu'il n'y avait point de tache en elle.

Si l'on ente la tige d'un rosier et que l'on y mette un parfum quelconque, les roses en prendront l'odeur particulière ! Il en est de même du cœur humain : entez-y la chasteté et toutes les actions de l'homme rendront un éclatant témoignage à cette belle et noble vertu.

S'étonnera-t-on maintenant des succès des disciples de la Salle ? Ils pratiquent les vertus qui les assurent. La *pauvreté* ! Cette abnégation de soi, ce renoncement aux richesses de la terre, cet abandon des jouissances permises aux autres hommes, est l'un des plus grands sacrifices que l'on puisse exiger d'un jeune homme. Et cependant, c'est ce vœu de pauvreté, si difficile à tous qui, débarrassant les Frères des écoles chrétiennes de tous les soucis des biens d'ici-bas, leur permet de se donner exclusivement à la belle œuvre de l'éducation. On leur dit : partez pour le fond de l'Afrique, et ils partent, sans armes, sans bagages, sans se préoccuper du lendemain. La pauvreté sera la même aux extrémités du monde qu'elle est ici ; elle fera la joie de ceux qui la pratiquent, elle console le religieux dans sa cellule, elle lui rappelle que l'Homme-Dieu n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête. L'âme débarrassée du fardeau de la richesse, s'élève bien plus agilement vers les sphères de son éternel repos que celle qui traîne, en ce monde, les richesses à sa suite.

L'*obéissance* est le fruit le plus précieux de l'humilité. C'est l'absence de cette vertu qui a perdu l'homme. L'orgueil est entré dans le monde par la voie large de la désobéissance ; il faut que l'humilité l'en chasse par ce même chemin.

Quel spectacle sublime que celui d'un jeune homme, au printemps de la vie, conscient de sa force, riche d'espérances, libre de sa volonté, qui vient volontairement s'enrôler dans une armée où il lui faudra fouler aux pieds tous les désirs de son cœur, toutes les ambitions de son âme, toutes les libertés de sa vie, pour se sacrifier au profit des autres et pratiquer constamment,

et tous les jours de son existence, ces grandes vertus, base et couronne de son institut !

Ah ! qu'il connaissait bien le cœur du jeune homme, le vénérable de la Salle, quand il lui demandait autant de sacrifices ! Plus tard, il serait impossible de les accomplir. Car, la jeunesse seule peut pratiquer, par la générosité de son dévouement, par l'enthousiasme de sa foi, par la sincérité de son amour, par la vivacité de ses espérances, ces grandes vertus qui font les saints après en avoir fait l'apprentissage dans l'institut des Frères des écoles chrétiennes !

Afin de s'assurer à jamais des professeurs expérimentés et capables pour enseigner à la jeunesse, l'abbé de la Salle impose, pour règle absolue, à ses Frères, de ne jamais chercher à s'élever au-dessus de leur condition première, de ne jamais désertir le poste d'éducateurs gratuits des enfants pauvres et des classes moyennes de la société. Et pour empêcher que leurs talents et leurs études ne les sollicitent à gravir les degrés de la hiérarchie cléricale, il ne leur sera jamais permis d'aspirer même à la sublime dignité de prêtre !

Ainsi donc la porte des bénéfices, de la fortune et des honneurs est à jamais fermée sur les enfants de la Salle. Pour eux, en prononçant leurs vœux perpétuels, comme pour ceux qui entraînent dans les cercles tortueux des sombres régions décrites par le Dante, ils doivent se dire *Lasciate agni Speranza*. Laissez sur le seuil du monde que vous abandonnez librement, et sur le vestibule du temple du silence, de la paix intérieure, du travail perpétuel, de l'abnégation constante et du dévouement quotidien, où vous entrez pour toujours, toutes vos espérances terrestres, toutes vos idées de grandeur, toutes vos aspirations humaines — au point de vue du monde s'entend.

Ainsi donc rien pour élargir l'horizon, rien pour exciter l'ambition dans la vie du religieux des écoles chrétiennes. Et cependant le cœur humain est un abîme de désirs, sans cesse torturé par une soif inextinguible de satisfactions et un amour de grandeur insatiable ! Il ressent un besoin irrésistible de s'élever, de se créer un nom, un avenir, une réputation. Or, tous ces désirs, si légitimes pour les autres, sont défendus aux disciples de la Salle. Ce nom dont l'homme est si fier, ces talents si brillants qui sont l'orgueil de la terre, ces biens si recherchés qui sont le but général, cette réputation que le siècle acclame, tout cela lui est inconnu. Pour tout confort, il n'a que sa pauvre cellule : sa robe de bure lui tient lieu de toute fortune.

Une appellation générique de *Frère* cache et l'éclat de son nom et le brillant de ses talents. Tous ses instants sont consacrés au bénéfice de l'œuvre, toutes ses facultés sont concentrées à servir la triple cause de Dieu, de l'Église et de l'éducation.

Si l'impiété le raille, si le méchant l'insulte, si l'indifférence l'oublie, sa manière à lui de s'en venger est toute connue ; il prie davantage pour le coupable, il redouble de zèle pour répandre autour de lui cette lumière, si douce et si attrayante, de l'éducation chrétienne, qui contribue si largement à faire sur la terre de bons citoyens et des grands saints pour le ciel.

Pour répondre à cette appellation dérisoire de Frères de *Saint-Yon* ou d'*Ignorantins*, ces instituteurs admirables envoient leurs élèves concourir dans les centres les plus éclairés de l'Europe ou du Canada, avec les étudiants des lycées prétentieux, des académies savantes ou des écoles normales soutenues à grands frais par l'État, et ces jeunes intelligences y prennent les premières positions, y occupent les premières places, y remportent presque toutes les premières couronnes y gagnent presque tous les premiers prix.

Ce fait n'a pas lieu de nous surprendre, quand l'on sait que les Frères des écoles chrétiennes enseignent en vertu d'un système admirable qui est la sanction de deux siècles d'existence et l'expérience de plusieurs générations de professeurs distingués. Science des nombres, histoire, littérature, beaux-arts, dessin, musique, tout leur est connu ; et surtout, cette science si simple et si sublime du catéchisme qui est la base de toute vraie et solide éducation. Base inconnue et négligée par le plus grand nombre qui ne voit que les limites bornées de cette vie, mais qui est l'essentiel pour le chrétien, pour celui qui aspire au règne éternel de la vie future.

N'est pas éducateur de la jeunesse qui veut. C'est une mission difficile à remplir que celle-là. L'abbé de la Salle la reçut directement du ciel. Ni ses goûts, ni sa position, ni son genre de vie le portèrent vers cette œuvre d'abord. Les circonstances seules et une vocation divine, visiblement démontrée le forcèrent à se dévouer à l'éducation des pauvres et à la fondation de son institut.

Formé, pendant quinze ans, devant les tribunaux, condamné par toutes les juridictions de Paris et par le Parlement, au commencement même du XVIII^e siècle, vers la fin de ce grand règne d'absolutisme que la paritannerie a qualifié du nom de grand, pour avoir commis le crime atroce de faire enseigner dans ses écoles l'art d'écrire aux enfants pauvres ; en butte à toutes sortes de difficultés, maltraité par le clergé ; souvent dénué de tout, sans ressources pour subvenir aux besoins les plus pressants, il fallait que le vénérable de la Salle eut une confiance bien surhumaine

dans sa cause pour supporter toutes les persécutions à travers lesquelles il eut à passer pour parvenir à ses fins et léguer au monde le plus admirable système d'éducation qu'il lui soit donné de contempler et de bénéficier en même temps. Les saints ont toujours de plus grands combats à livrer, car l'enfer sent qu'il va de ses intérêts les plus chers à ne pas les laisser accomplir leurs desseins. De là tant d'obstacles jetés sur leur chemin, dont ils ne triomphent que par leur indomptable énergie, leur travail assidu, leur foi vive et leur espérance divine.

Doué d'une de ces organisations rares auxquelles sont livrés les grandes vérités morales et quelquefois les secrets du ciel même, le vénérable de la Salle fut constamment poursuivi par son idée de l'enseignement gratuit en faveur des pauvres. Il connaissait le mauvais vouloir des classes supérieures de son temps contre les classes inférieures ; il savait les préjugés des nobles et des gens de cour contre le peuple, contre son avancement, contre son éducation. Il voulut à tout prix remédier à ce déplorable état de choses, qui devait activer les fermentations de mécontentements et de discordes, mis en réserve dans le sein des peuples, pour les malheureux événements qui, en moins de soixante-dix ans après, devaient fondre sur la France et tout entraîner dans un abîme de maux tels que la civilisation n'en avait encore jamais vus.

Élever une digue puissante au torrent impétueux qui se précipitait sur sa patrie, former des générations saines capables de résister aux attaques de l'époque, établir de vastes écoles où les enfants du peuple seraient appelés à venir et apprendre leurs droits et leurs devoirs envers eux-mêmes, envers la patrie et surtout envers Dieu, telle fut la pensée dominante du fondateur de l'institut des écoles chrétiennes. Ce fut le mobile de toutes ses actions, le but de tous ses efforts. Pour y parvenir, il s'exposa à tout souffrir : pauvreté, mépris, outrages, procès, violences, haines et persécutions.

Rien ne l'arrête. Les obstacles ne contribuent qu'à le grandir. Formé à l'école de l'adversité et à celle de la vertu, il sut inspirer une telle confiance à ses disciples, leur inculquer un tel amour de la vérité et un si grand dévouement pour l'éducation, que depuis deux siècles leur zèle ne s'est jamais ralenti. L'on dirait que son ombre plane au-dessus de ses Frères.

Nous les avons vus, en toutes circonstances, s'immolant pour les autres, se sacrifiant sur l'autel de la patrie, au moment du danger, se multipliant pour porter secours aux blessés sur le champ de bataille, offrant généreusement leur vie pendant les épidémies et s'enfonçant dans les régions les plus reculées pour faire briller aux yeux des ignorants cette lumière si consolante de l'éducation chrétienne qui ouvre à l'intelligence des sphères nouvelles, lesquelles s'élargissant et s'élevant toujours atteignent jusqu'aux splendeurs éternelles. Qui, notre instruction catholique découvre à tous les délices cachées et les mystères d'amour que Dieu réserve, dans sa gloire éternelle, à ceux qui l'auront connu, aimé et servi ici-bas ! C'est donc une nécessité de moyens pour le chrétien, sans parler de tous les autres avantages qu'elle confère en ce monde, avantages trop longs à énumérer dans le cadre restreint d'une semblable étude.

Dieu attache de singulières bénédictions à l'abandon et à l'holocauste de soi-même pour le bien des autres. Une œuvre qui est scellée par le martyre porte à son frontispice la couronne de son immortalité. Rien n'a manqué à celle de l'institut.

En 1720, un navire, parti de Sidon, apportait pour la 18^e fois depuis la conquête des Gaules par Jules César, le terrible fléau de la peste dans les murs de la malheureuse ville de Marseille. Jamais désolation plus grande n'affligea une cité. Tous les riches, les magistrats, les parlements et les bourgeois avaient fui l'enceinte de la ville, toute infectée de ce terrible fléau. Les mourants tombaient par milliers ! L'épouvante et la mort dominaient en souveraines ! Des centaines de cadavres gisaient sans sépulture. Jamais pareille horreur ne s'était vue depuis que l'infidèle Jérusalem avait reçu son terrible châtement, aux yeux de l'univers consterné, et proclamant les vengeances du Seigneur sur cette cité *déicide* qui s'était moqué de ses prophètes et avait mis à mort son roi et son sauveur.

Et qui donc restera pour faire face à tant de misères, pour sécher tant de larmes, pour consoler tant de désespoirs, pour soulager tant d'infortunes, pour enterrer tant de morts, si ce ne sont Mgr de Belsunce et les fils de la Salle !

Naguères encore, quand la France agonisante se tortait sous les pieds de son vainqueur ; quand ses soldats, trahis par les loges, tombaient écrasés sous les mitrailleuses prussiennes ; quand l'autorité franc-maçonnique baissait pavillon et rétrogradait devant les armées du grand-maître Bismark, en vertu d'un mot d'ordre, parti du fond des loges, qui donc, là encore, suivaient les armées pour y servir les ambulances, prendre soin des blessés et ensevelir les morts, sinon ces braves Frères des écoles chrétiennes qui, frappés eux-mêmes par la balle meurtrière, en tombant, donnaient tranquillement leurs ordres pour l'ensevelissement des victimes de cette guerre fratricide !

Partout le même dévouement, la même abnégation, le même succès, la même règle, les mêmes résultats. L'Orient les voit à l'œuvre, le Midi les admire, le Nord et l'Occident bénéficient de leurs travaux incessants.

1,299 communautés, 2,048 écoles, 7,495 classes, 13,540 Frères et novices, 355,558 élèves de toutes les catégories et de toutes les nations répandues dans toutes les parties du monde, attestent à l'univers que le grain de sénevé, mis en terre avec tant de difficultés, arrosé par tant de larmes, entretenu au prix de si grands sacrifices, a produit un arbre immense dont les rameaux couvrent la terre de fraîcheur, de dévouement, d'espérance et de vie.

Oh ! maintenant que l'on connaît mieux le vénérable de la Salle et son œuvre de prédilection, ne nous étonnons plus de la statue que vient de lui élever la ville de Rouen, au milieu des splendeurs et des réjouissances publiques, non plus que des couronnes que le monde lui décerne, en attendant que l'Eglise, dans sa sage lenteur, vienne à jamais confirmer ce titre de saint que ses Frères lui donnent, que le ciel a déjà ratifié et que le pape va bientôt proclamer.

Les enfants de la Salle sont acclamés partout. Un journal protestant, la *Tribune*, de New-York, dans son numéro du 19 juin dernier, ne leur souhaite-t-il pas la bienvenue en ces termes flatteurs :

“ On prétend qu'il va bientôt nous arriver de France des prêtres, des religieux et des instituteurs cléricaux, autrement dit “ des Frères ” ; disons-leur par avance qu'ils seront les bienvenus. L'exode d'une partie du clergé français en Amérique ne pourra que nous faire plaisir. En 1793 nous avons reçu les prêtres français qui fuyaient la persécution ; ce n'est pas en 1883 qu'on nous trouverait moins hospitaliers. L'arrivée des Frères enseignants nous causerait une satisfaction particulière : nos écoles sont bien tenues, mais les exigences des maîtres, des professeurs, des instituteurs et des institutrices deviendraient à la longue intolérables, et un peu de concurrence à bon marché ne serait pas inutile. Des hommes vêtus de bure, qui n'ont dans la vie d'autre but que d'enseigner la jeunesse, que les préoccupations de la famille ne rendent nullement exigeants pour les honoraires, et qui se contenteraient de 200 dollars par année, seront une trouvaille précieuse ; et puis, dans nos immenses territoires du Far-West, il y a encore bon nombre de tribus sauvages qu'il vaudrait mieux civiliser que détruire à l'aide de ces auxiliaires néfastes : la carabine et l'eau-de-vie. L'expérience a prouvé que personne n'égalait les prêtres catholiques dans l'apostolat civilisateur de ces tribus. Lorsqu'en 1847, après les victoires du général Scott et du général Taylor sur les Mexicains, le colonel Kearney prit, pour nous, possession de la Californie avec une simple poignée d'hommes, comment se fait-il que les Indiens lui aient offert si peu de résistance ? C'est que, grâce aux *presidios*, aux missions et aux jésuites, ils se trouvaient naturellement disposés à recevoir les chrétiens comme des frères.”

La tempête peut sévir maintenant, les flots courroucés viendront se briser au pied du roc où repose l'instinct ! L'impiété peut écumer de rage, les crocheteurs peuvent chasser les enfants de la Salle, tout ne servira qu'à faire briller davantage leurs vertus et à les faire apprécier de plus en plus par les peuples, en attendant que le ciel se charge de leur décerner leur juste récompense !

CHARLES THIBAUT.

FIN.

SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE

Mardi de la semaine dernière a eu lieu la bénédiction du séminaire de Ste-Thérèse. Un convoi laissa la gare Dalhousie à huit heures et demie, emportant avec lui plus de deux cents personnes parmi lesquelles on remarquait l'honorable Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, ancien élève du séminaire Ste-Thérèse ; l'hon. J. A. Chapleau, secrétaire d'Etat ; l'hon. Gédéon Ouimet, surintendant de l'éducation publique ; les Révds. MM. Dumesnil, représentant du collège de St-Hyacinthe ; M. Villeneuve, du collège de l'Assomption ; Sentenne, curé de Notre-Dame de Montréal et M. Lévesque, du collège de Montréal ; les PP. Lopinto et Franchi, du collège Ste-Marie ; M. Lafabvre, supérieur des Oblats ; le Rév. P. Lauzon.

On remarquait aussi MM. A. Nantel, M.P.P., du comté de Terrebonne ; Lecavalier, ex-M.P.P., du comté Jacques-Cartier ; L.-O. David, ancien élève de Ste-Thérèse, les représentants des journaux, et une foule immense de prêtres et de citoyens venus de toutes les parties du pays.

La cérémonie de la bénédiction commença à 10 heures, à l'église paroissiale, par le chant du *Veni Creator*.

La procession défila ensuite croix, en tête, pour se rendre au nouveau collège.

Arrivé en face de l'édifice, Monseigneur récita les prières ordinaires et bénit la maison à l'extérieur.

La procession défila ensuite par tous les corridors et les salles du collège, qui furent bénis. Sa Grandeur se rendit enfin à la chapelle pour en faire la bénédiction.

Sur tout le parcours de la procession, dans le village, des arcs de verdure et des pavillons aux couleurs nationales avaient été élevés çà et là. Plusieurs inscriptions ornaient aussi la route.

Des discours de circonstance furent prononcés par Sa Grandeur Mgr Lorrain, les honorables MM. Chapleau, J.-B. Routhier, Mousseau, Ouimet et Taillon.

Le dîner fut ensuite pris dans la grande salle qui devra servir de réfectoire. Il était quatre heures quand les visiteurs reprirent le chemin de Montréal. Tout le monde s'en retourna enchanté.

UN RESCRIT

La lettre suivante est publiée par les journaux de Québec :

Je reçois de Rome un Rescrit que vous serez bien aise de faire connaître à vos lecteurs et dont voici la teneur :

“ N. T. S. Père le Pape Léon XIII, dans une audience du 26 mai 1883, voulant favoriser la piété à l'occasion du 25^e anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes, accorde une indulgence plénière applicable aux défunts. Cette indulgence pourra se gagner une fois cette année, pendant le mois de juillet, par tous les fidèles qui, s'étant confessés et ayant communé, visiteront dévotement le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, érigé à St-Sauveur de Québec, et prieront dans le sanctuaire pendant quelque temps à l'intention de Sa Sainteté. “ Donné à Rome, au Secrétariat de la S. C. des Ind., le 26 mai 1883.

“ Cardinal OREGLIA DE S. STEPH., Préfet.”

Vu et reconnu, 21 juin 1883.

CYR. LÉGARÉ, Vic. Gén.

J'ai l'honneur d'être
Votre très humble serviteur,

J. AD. TORTEL,
Sup. O.M.I.

St-Sauveur, 23 juin 1883.

SOURDS-MUETS

A la clôture des classes à l'institution des Sourds-Muets du Coteau Saint-Louis, de Montréal, M. Denis, professeur à l'institution des Sourds-Muets de Belleville, a prononcé un magnifique discours dont voici un résumé : M. Denis montre ce que font Ontario et les Etats-Unis pour leurs sourds-muets. On nous accuse souvent nous, Canadiens-Français, d'être en arrière du siècle sous le rapport de l'éducation et du progrès général. C'est une malicieuse imputation, mais on est forcé d'avouer qu'en ce qui regarde l'instruction des sourds-muets, l'accusation n'est pas entièrement fautive. A Ontario, l'institution est à la charge du gouvernement. Une somme annuelle de trente à quarante mille piastres est votée par la législature pour l'entretien de l'établissement. M. Denis rend hommage au travail et au désintéressement des maîtres qui ne vivent pas seulement de pain, mais à qui il en faut cependant, même dans la vie ascétique, et constate qu'à de rares exceptions près, ces enfants appartiennent à des familles incapables par elles-mêmes de pourvoir en entier aux frais de leur éducation. C'est le devoir de ceux qui administrent les deniers publics de voir à ce qu'une œuvre aussi noble ne reste pas en chemin.

Le Rév. P. Beaudry, les honorables MM. Ouimet et Beaubien, ont aussi prononcé des discours dans lesquels ils ont chaudement félicité, des succès obtenus, le Rév. P. Bélanger qui se dévoue depuis plus d'un quart de siècle à une œuvre aussi noble.

CHOSSES ET AUTRES

Dans notre prochain numéro, nous continuerons *De Montréal à Lourdes*, par “ Un Pèlerin.”

M. le grand-vicaire Hamel a été nommé supérieur du séminaire de Québec.

Louis Riel est retourné à Winnipeg, le terme de son bannissement est expiré.

L'honorable M. Blanchet, ex-orateur des Communes est nommé collecteur des douanes à Québec.

Le général sir Edward Sabine, président de la Société Royale d'Angleterre, est mort à l'âge de 95 ans.

La fabrique Notre-Dame de Montréal fait construire actuellement un magnifique baptistère près de l'autel de N.-D. du Secours Perpétuel, à l'entrée de l'église.

Une dépêche de Frohsdorf dit que le comte de Chambord a été pris soudainement d'une maladie grave. Il était rumeur à Paris qu'on désespérait de le sauver.

Le *Temps*, journal libéral, paraîtra, dit-on, samedi prochain. L'hon. M. Marchand et MM. Christin et Poirier en seront les rédacteurs. L'hon. M. Mercier et M. Bouthillier, avocat, seront collaborateurs.

Sarah Bernhardt vient d'être décorée par le roi de Suède. C'est la troisième artiste, avec Jenny Lind et Christine Nilsson, qui est honorée de cette haute distinction.

M. Massiah, journaliste de Québec, est nommé agent des bois, à Montréal, en remplacement de M. Belle, qui a donné sa démission pour cause de mauvaise santé.

M. G. Miville Dechéne, de Saint-Roch des Aulnets, vient d'être, à l'Université-Laval, licencié avec grande distinction et a aussi obtenu la médaille d'or Lorne et premier prix Tessier.

On télégraphie d'Ottawa que le marquis de Lorne et la princesse Louise doivent passer quelques semaines dans la Gaspésie, après quoi ils retourneront à Ottawa, où ils demeureront jusqu'à l'arrivée de lord Lansdowne.

M. Hébert a commencé les travaux de la statue de sir George Cartier, qu'il espère terminer dans quelques mois. Le monument ne sera inauguré à Ottawa que l'année prochaine, le 1^{er} juillet probablement.

On rapporte que le président Grévy a refusé de faire droit à la requête des membre radicaux de la Chambre des Députés, en faveur d'une commutation de la sentence portée contre Louise Michel.

Il n'est question à Londres que du prochain mariage de la princesse Béatrice, sœur de la princesse Louise. Elle épouserait dans six mois son beau-frère, veuf de feu la princesse Alice, décédée en 1878.

On mande de Saint-Pétersbourg qu'un officier d'état-major de l'armée autrichienne a été arrêté à Varsovie, et qu'on a trouvé en sa possession les plans des fortifications installées le long de la rivière Bug.

Les honorables MM. Chapleau et Joly, M. Faucher de Saint-Maurice, député de Bellechasse, ont été nommés par le gouvernement américain commissaires honoraires de l'exposition internationale de Boston.

On appréhende l'invasion du choléra en Europe. Le gouvernement italien vient d'ordonner que tous les vaisseaux arrivant d'Egypte soient soumis à une quarantaine de dix jours. Le gouvernement français a donné des ordres semblables.

MM. Philippe Gingras et Cie., marchands de combustibles, à Québec, ont obtenu le contrat pour le charbon de terre aux prisons et palais de justice de cette ville. Nos félicitations à ces messieurs pour la faveur qu'ils viennent d'obtenir.

Le *Star*, de cette ville, publie une “ entrevue ” d'un de ses reporters avec sir A. T. Galt. L'ex-commissaire canadien à Londres aurait dit dans cette entrevue que le prince Léopold lui avait exprimé à lui-même le désir de succéder au marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada.

Le troisième volume du fameux ouvrage de M. Claudio Jannet, sur la franc-maçonnerie, vient de paraître. La première édition était toute retenue d'avance, paraît-il. Il y a dans ce volume un chapitre sur le Canada. L'auteur, tout en constatant que la franc-maçonnerie chez nous est assez anodine et effacée, conseille aux croyants, catholiques ou protestants, de la surveiller tout de même.

Messieurs—J'ai pris les Amers de Houblon pour une inflammation des rognons et de la vessie. Ils ont fait plus sur moi que quatre médecins n'avaient fait. L'effet que les Amers de Houblon ont produit sur moi est vraiment magique.

Pensée d'un philosophe :

L'homme s'efforce, invente, crée, sème, moissonne, détruit et construit, pense et contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Puis la compagne doit être douce.

Ah ! vénérons la femme. Sanctifions-la. Glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

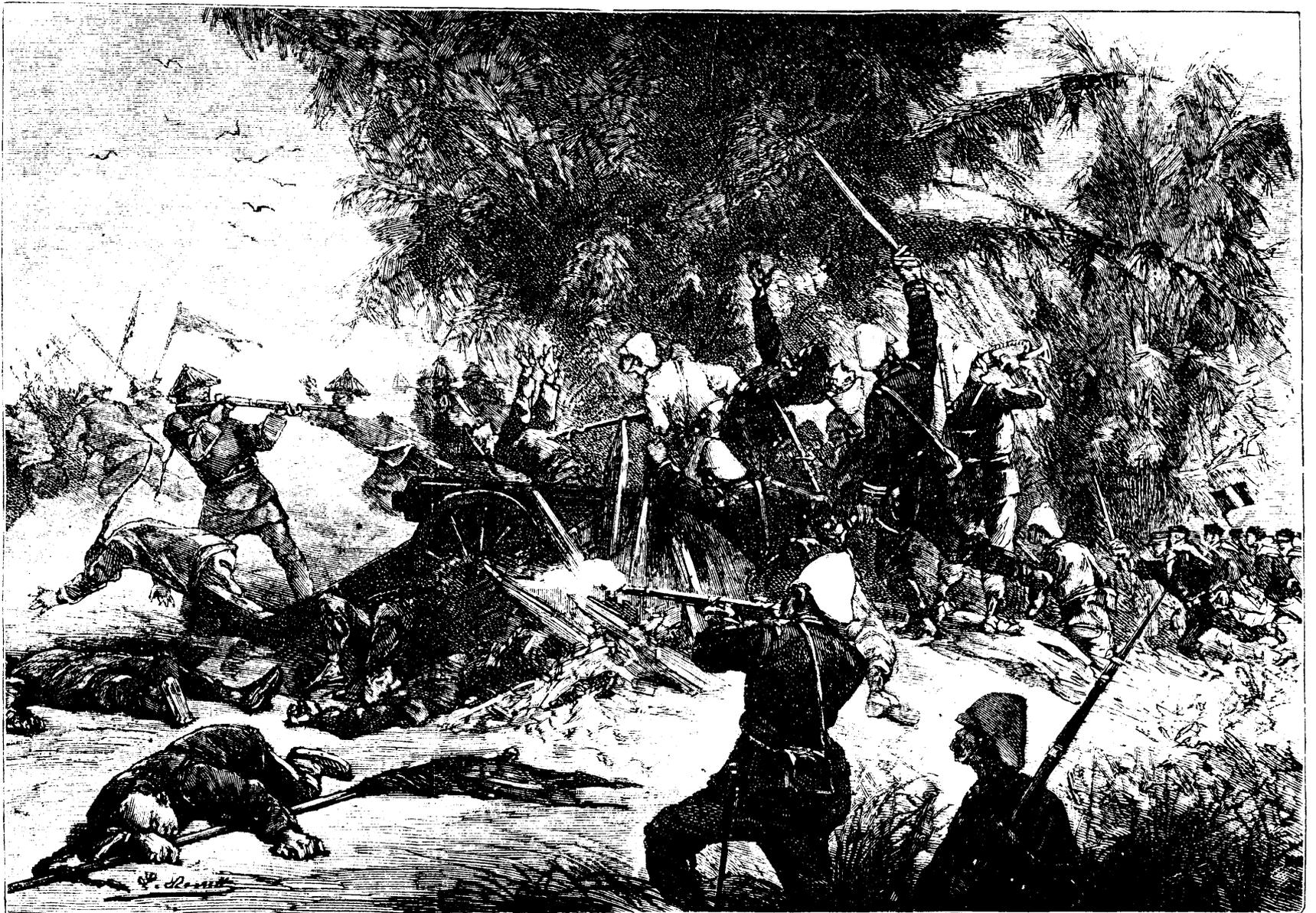
C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est ennemi ; la femme, c'est l'amie. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse !

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

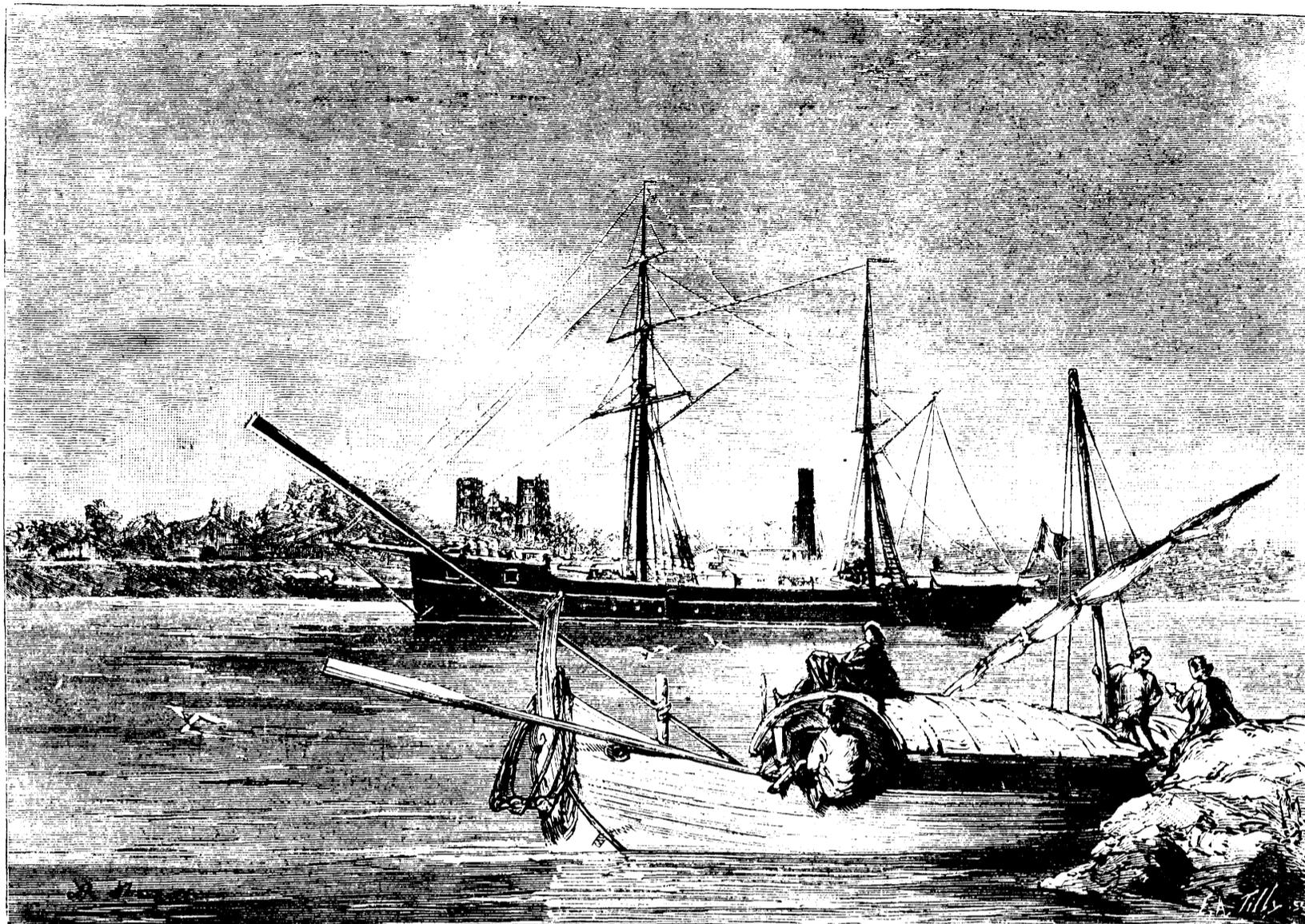
C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous, et quand nous sommes devant sa tombe il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.



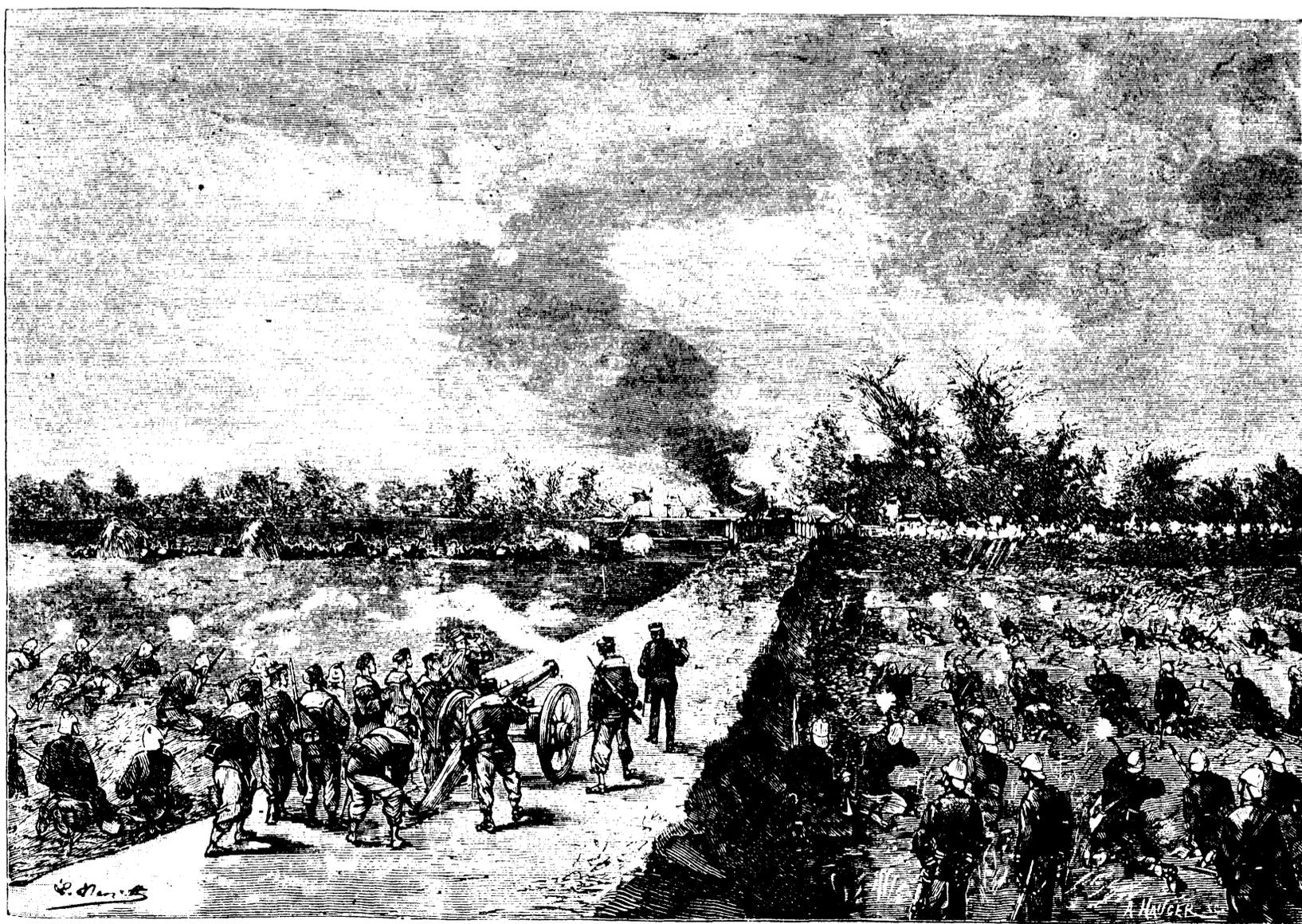
M. LABOULAYE
D'après la photographie de M. Appert.



L'EXPEDITION DU TONKIN : LE COMBAT DE BAC-NIGOU, LIVRÉ LE 29 MARS
D'après un croquis de M. Bernhard, correspondant particulier de *l'Illustration*.



L'EXPÉDITION DU TONKIN : LA CANONNIÈRE *le Fanfan* DEVANT KÉSO, RÉSIDENCE DE L'ÉVÊQUE CATHOLIQUE FRANÇAIS
D'après une photographie communiquée par M. Z..., correspondant particulier de *l'Illustration*.



L'EXPÉDITION DU TONKIN : PRISE DU VILLAGE DE GIA-KOUCK, LE 28 MARS 1883
D'après un croquis de M. X..., correspondant particulier de *l'Illustration*.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

XI

LA MORT

C'était l'époque charmante de la fin du printemps, quand les beaux jours sont assurés sans l'inconvénient de l'excessive chaleur; l'année, d'ailleurs, était exceptionnelle et la nature semblait avoir revêtu ses plus riches vêtements pour accueillir la pauvre malade. Les marronniers portaient leur riche parure de feuilles, ils élevaient fièrement vers le ciel leurs têtes couronnées et formaient une splendide avenue au-devant du château; les tilleuls fleuris plus tôt commençaient à secouer leurs graines, elles roulaient dans les allées comme un tapis parfumé sous les pieds des promeneurs; le rossignol s'éveillait des langueres de l'hiver et préludait par ses gracieuses roulades aux harmonieux concerts qu'il allait donner à la terre pour les fêtes de son hymen; et pendant que les jasmins, les chèvre-feuilles, les boutons de rose, les seringas s'ouvraient, les jacinthes, les primevères, les jonquilles et tant d'autres fleurs sans nom qu'un souffle fait naître, qu'un souffle détruit, inclinaient leurs pétales et comme des crânes dénudés montraient la vanité de toute chose.

Ce fut dans cette nature luxueuse et enchantée, qu'on ramena la jeune malade, pour mourir sous les frais ombrages qui avaient abrité ses premiers pas dans la vie. Du wagon spécial dans lequel on l'avait transportée couchée, elle passa dans la voiture où Marie-Sophie la reçut en silence, trop oppressée pour parler, trop virile pour pleurer. Les regards et les lèvres des deux sœurs ne se quittèrent presque pas durant la route; elles rachetaient le passé.

Le trajet, quoique court, fatiguait la malade, on mit le cheval au pas. Cela donnait au retour quelque chose de lugubre en rapport avec un enterrement. Les paysans, qui reconnaissaient la livrée de Madame de Ribienne, saluaient étonnés de cette marche lente. Un vieillard s'approcha:

—Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade, Oscar?

—Oui, mon Jean-Louis; notre jeune maîtresse, mam'zelle Annonciade.

Ces braves gens n'avaient pu s'habituer à l'appeler madame. Le vieillard s'avança jusqu'à la portière, la main à son bonnet de coton; Oscar arrêta le cheval.

—Faites excuse, chère demoiselle; est-ce que vous étions vraiment malade?

Elle s'était soulevée sur le bras de Marie-Sophie; gracieuse et bonne toujours, elle tendit sa petite main décharnée au paysan.

Il la serra avec reconnaissance et dit avec émotion:

—Comme vous êtes changée! je n'vous aurions pas reconnue.

—L'air du pays va la guérir! s'écria avec un calme affecté Marie-Sophie, dont le cœur se brisait en lisant la mort sur les traits de sa sœur.

—Ah! Marie, dit Annonciade avec un geste de dénégation; puis faisant un effort et s'adressant au vieillard: père Jean-Louis, priez pour moi.

Le bonhomme essuya d'un revers de manche ses yeux humides. Cette petite, il l'avait vue grande comme rien, c'était quasi comme un des siens, disait-il le soir à son monde de ferme, quand on devisait en soupant.

De nouveau la voiture roule sans bruit. Elle entre dans le parc où tout chante, fleurs, plantes, insectes, oiseaux, les sapins envoient leur parfum vivifiant aux poumons affaiblis de la malade; elle aspire avec délices ces parfums de l'enfance qu'elle n'a pas oubliés.

—Arrêtez, dit-elle, je veux descendre et vivre sur cette terre bien-aimée ma dernière heure de force.

Appuyée d'un côté sur Marie-Sophie, de l'autre sur Amédée, elle s'avance sur le sable jonché de fleurs; le vent secoue les grappes des marronniers et fait pleuvoir comme une petite neige blanche sur la tête de la jeune femme qu'elle couronne ainsi pour le ciel.

Madame de Ribienne, ne s'étant pas senti le courage d'aller au-devant de la malade, se tenait en prières dans le petit oratoire; elle s'élança au dehors au bruit de la voiture et s'avança vers sa pauvre enfant, mesurant à sa pâleur et à ses pas défaillants la grandeur du sacrifice que Dieu lui imposait.

Il n'y eut ni cris, ni larmes: "Ma mère! ma bonne mère! —Ma chère enfant!" Puis des baisers et le silence.

Bientôt elle fut couchée dans cette petite chambre où elle avait dormi enfant, où chaque soleil avait salué son réveil joyeux; la même chambre où, jeune fille, elle avait rêvé de longs jours heureux.

—Ah! qu'on est bien ici! disait-elle fréquemment, comme pour payer les bontés de ceux qui la veillaient, la soignaient et la pleuraient.

Hélas! on eut beau l'entourer de sollicitude, de caresses et d'amour, la volonté de Dieu ne lui accorda que quinze jours de vie après son arrivée à Argentan. Soit que le voyage l'eût fatiguée, soit que les émotions contenues, mais non moins fortes de la réunion de famille, eussent épuisé les derniers restes de vie d'Annonciade, il est certain qu'elle déclina si visiblement que la moindre illusion, si naturelle cependant dans un cas semblable, était impossible.

Où la mort venait prendre dans ses dix-neuf ans cette jeune femme dont la vie commençait à sourire. C'est toujours ainsi qu'elle agit et qu'elle fauche. Un calme étonnant, une force d'âme en désaccord avec la nature habituellement timide de cette femme, transfigurèrent ses derniers jours; sans révolte et presque sans regret elle avançait vers le dernier sommeil les lèvres souriantes et le cœur soumis. Marie-Sophie, au contraire, cette âme d'homme domptée dans le passé avec une vigueur sévère, succombait à la douleur qui la frappait dans sa sœur chérie. "On se trompe quand on croit que c'est la faiblesse seule qui a besoin d'appui, dit madame Swetchine; c'est bien plus souvent la force: une paille, une plume se soutiennent dans l'air."

Dans les derniers jours de vie d'Annonciade, les rôles semblaient intervertis: Marie-Sophie était anéantie, la mourante donnait du courage à tout le monde.

—Ne pleurez pas sur moi, disait-elle en accablant ses parents de caresses, je ne souffrirai plus.

Elle semblait avoir oublié la jalousie dont elle avait tant souffert, et fit même, la veille de sa mort, une tentative pour prouver à ceux qu'elle aimait que, sur ce point, elle s'était tout à fait vaincue.

Elle tenait les mains d'Amédée et le regardait avec tendresse:

—Vous savez, murmura-t-elle avec un regard dans lequel elle mit toute son âme, que les prières d'une mourante sont sacrées?

Il frémit. Ses yeux se voilèrent. Il ne pouvait plus dire, comme quinze jours auparavant: Tu ne vas pas mourir.

Elle vit son émotion trop cruelle pour lui permettre de répondre et son visage ravagé par une douleur qui tenait du désespoir. Elle continua:

—Vous êtes jeune, aimant, vous vous remarierez, je vous en conjure, je vous le demande, je le veux.

Il fit de la tête un signe négatif, et se mit à pleurer.

Marie-Sophie entra dans la chambre, la malade l'appela, et désignant du regard Amédée absorbé dans sa douleur, elle dit tout bas:

—Tu l'épouseras.

—Jamais, répondit Marie; mon frère! ajouta-t-elle comme pour protester contre tout autre sentiment.

Annonciade se tut. Elle avait fait tout ce que lui suggérait une âme généreuse voulant se dépouiller de tout sentiment personnel, elle ne devait pas, elle ne pouvait pas aller au-delà.

La chère enfant, jusqu'à sa dernière heure, ne s'occupa plus que de son âme. Elle fut édifante de douceur, de patience, de résignation. Son cœur avait cherché le rafraîchissement aux hautes et divines sources et il s'y était abreuvé. Quelques jours avant, et quand une leur passagère de bien-être la berçait, peut-être, d'une chimérique illusion, elle s'était essayée à comprendre et à envisager l'union possible d'Amédée et de Marie, et tout son cœur s'était révolté. Il lui semblait, dans sa naïveté, que son repos dans le ciel serait troublé par ce souvenir. La raison cherchait bien à la rassurer en lui affirmant que dans l'éternité les petites misères du temps nous apparaîtront bien insignifiantes et indignes de l'importance que nous leur accordons au prix de notre repos, de notre sécurité, de notre santé et parfois de notre salut; mais avant d'être dans le ciel nous sommes sur la terre, et la pauvre Annonciade subissait les légitimes révoltes de l'humanité. Mais quand elle eut purgé sa conscience et son âme de toute souillure, quand ses lèvres eurent senti le contact du Dieu trois fois saint qui venait habiter son cœur, une transformation généreuse s'opéra en elle. Ses pensées s'élevèrent, ses vœux s'élargirent; ce qui lui faisait peur lui sourit, et pour mettre le sceau à cette impression religieuse, nous avons raconté comment elle chercha à unir, elle-même, sur le bord de sa tombe, ceux qu'elle avait désunis longtemps dans ses affections.

Le prêtre qui l'assistait, et qui la voyait, à dix-neuf ans, souriante à l'approche de la mort, craignit qu'elle ne se fit illusion.

—Etes-vous résignée à la volonté de Dieu quelle qu'elle soit, ma fille?

—Parfaitement!

Et les yeux de la douce créature souriaient comme ses lèvres.

—Vous acceptez la mort ou la vie, selon le bon plaisir de Dieu?

—De tout mon cœur.

—Vous pardonnez à tous ceux qui vous ont affligée?

—Tous ceux que je quitte m'ont aimée et je les aime; je ne leur dois que du bonheur.

Elle ne prononça pas une parole qui ne portât ce cachet de simple et sainte résignation, d'abnégation profonde et touchante, de tendre charité.

Avant de mourir, elle demanda l'oubli de ses défauts de caractère:

—Je vous aimais bien tous, dit-elle avec un sourire angélique; cependant je vous ai fait souffrir; oubliez-le, et priez Dieu qu'il me pardonne.

Tous l'embrassèrent sans répondre autrement que par des larmes.

Dans les douleurs et les deuils de cette nature, quand on entoure la couche de mort d'une belle et jeune créature, la personne la plus cruellement déchirée est la mère qui survit à son enfant. Ce n'est point dans l'ordre que celle qui a couché le petit enfant dans un berceau, qui l'a nourri et soigné avec amour pour en faire un homme, le couche également dans sa tombe et reste debout à pleurer sur ses restes.

Madame de Ribienne sentait bien que, quand Dieu prend notre enfant, il arrache le rayon de nos yeux et la vie de notre cœur; il lui semblait que son cœur se glaçait comme celui de sa fille, que leurs deux vies étaient si étroitement unies qu'en même temps elles allaient s'arrêter; néanmoins, elle ne dit pas une fois: "Cela n'est pas juste," ou, "c'est trop fort;" non, elle voulut le vouloir de Dieu, et, regardant ses cheveux blancs, dit avec espérance: "Bientôt."

La cour du château était pleine de gens de la campagne qui quittaient leurs travaux pour avoir des nouvelles de la petite dame. Ils disaient hautement leurs regrets, rappelaient sa bonté, ses bienfaits et accompagnaient les dernières luttes de cet ange des prières les plus ferventes.

Ainsi escortée, à l'approche du soir, elle s'en alla vers Dieu. La terre qui l'avait vue fleurir la vit aussi fauchée dans sa fraîcheur et dans sa jeunesse. Elle paraissait plutôt endormie que morte; aucune contraction du visage ne révélait qu'elle eût souffert. Dieu l'avait visitée dans sa dernière heure, et un sourire d'une paix inexprimable avait laissé son empreinte sur son blanc et doux visage. La porte ouverte de son appartement livra passage aux domestiques qui vinrent baiser ses mains, et aux gens du village, vieillards qui l'avaient vu naître, petits enfants qu'elle avait caressés, tous venaient en pèlerinage auprès de cette couche dont les idées funèbres semblaient écartées, tant était sereine et belle cette figure d'ange que n'agitaient plus nos misérables passions. Le crépuscule éclairait d'une lumière adoucie et le silence du soir n'était interrompu que rarement par un sanglot ou par les prières qui furent dites sans interruption au chevet du lit mortuaire par tous ceux qui, l'ayant aimée, payaient à son souvenir cette dette sacrée.

Pendant deux jours, la cloche du village pleura à l'angélus, et, au château, il y eut des yeux et des cœurs qui pleurèrent toujours.

XII

NOUVEAUX COMBATS

Ce n'est point impunément qu'une créature, si adorée qu'elle soit en ce monde, en disparaît par la mort. Les regrets sont

ardents, les larmes abondantes, les plaintes nombreuses, mais telle est la déchéance de notre misérable nature que ce qui cesse d'être sensiblement visible à nos yeux tient de moins en moins place dans notre cœur. L'oubli est la loi naturelle, et les survivants qui, dans les premiers éclats de leur douleur, croient à son éternité, sont tous consolés par le temps.

A cette fatale loi s'en joint une autre non moins pénible à signaler. Le cœur a horreur du vide. L'affection éteinte voit succéder une autre affection; la période du deuil est plus ou moins longue, ce qui est certain c'est que le cœur déchiré s'ouvre de nouveau à la vie, au bonheur, et sur les ruines d'hier pose l'espérance de demain.

Ces réflexions sont comme le résumé de notre dernière partie et des faits qui nous restent à raconter. Amédée passa deux mois au château de Rémillac après la mort d'Annonciade. Ce temps fut employé en regrets réciproques, en consolations mutuelles; le deuil était trop récent pour qu'aucune pensée étrangère à la pauvre morte pût se glisser dans les cœurs qui l'avaient si ardemment aimée.

Quand Amédée se trouva seul à L..., sa tristesse prit une teinte plus calme. Soit que ses occupations forcées fussent le premier stimulant de retour à la vie pratique, soit que devint plus présent le souvenir des peines qui avaient assailli la majeure partie de son séjour en ce lieu, soit que le grand destructeur de toutes choses, le temps, fit déjà son œuvre, chacun de ces motifs séparés et tous réunis diminuèrent un peu chaque jour les larmes comme les crêpes.

C'est ainsi qu'il atteignit les vacances et qu'il se rendit à Rémillac sans défiance de lui-même et ne soupçonnant pas qu'un cœur calme est presque un cœur vide.

Au château, la sécurité était égale. Madame de Ribienne ne voyait plus en Amédée qu'un fils; Marie-Sophie un frère. Pour Médéric, étranger aux orages intérieurs de famille, et d'ailleurs constamment aux prises avec la souffrance physique, il vivait dans une espèce de quiétude ou plutôt de somnolence morale que son entourage s'efforçait d'augmenter.

Quand Amédée arriva à Rémillac, cinq mois avaient passé sur le deuil de la famille; l'herbe verdissait sur la tombe d'Annonciade, et les ifs plantés à l'entour poussaient de jeunes rejetons; la douleur avait pris ce caractère uniforme qu'elle devait garder longtemps, sinon toujours, et qui n'empêche pas les innocents et légitimes distractions de l'intimité.

C'est avouer que la présence d'Amédée fut une véritable fête dans la famille de Ribienne, et que nous pourrions reprendre notre histoire par le commencement, Annonciade de moins, et l'affection qui, dès le premier chapitre, débordait du cœur de notre héros. La première a bien pour jamais disparu, quant au sentiment si mobile que nous avons nommé en second comme absent, il est de ceux qui revivent et sortent du lincol aussi vivaces que les plantes du printemps après le long sommeil de l'hiver.

Bien des jours passèrent sans amener de changement dans la position de nos personnages. Ce qu'ils sentaient tous également, c'était le bonheur de cette réunion à laquelle chaque membre paraissait nécessaire pour qu'elle fût complète.

Un jour, sans cause connue, Amédée remarqua que Marie-Sophie était très bonne et très aimable. Involontairement il se rappela les aveux d'Annonciade, et sans en sonder la portée, bien décidé, au contraire, à ne jamais ressentir d'affection pour sa belle-sœur, il pensa avec une certaine complaisance, que ce serait vraiment très agréable d'en être aimé. Mais était-il aimé? Cette question trop hardie éveilla sa raison et il repoussa précipitamment les pensées précédentes comme une mauvaise et dangereuse tentation.

Le tentateur trouva sans doute la défense assez faible et la place mal gardée, car il revint à la charge en mille circonstances si petites, si minimes qu'elles échappent à l'analyse. C'est par de telles subtilités que se creusait l'abîme. Tout se passa dans l'âme avec tant de nuances diverses de regrets, de résolutions, de fuites, de lutes, de bons desirs, de faiblesses, de combats, de chutes, de victoires, qu'en vérité, pour notre plume, c'est insaisissable.

Il vint un moment où Marie-Sophie comprit à demi. Faisant la part de l'âge d'Amédée, il avait alors trente ans, de la solitude absolue dans laquelle il vivait, ne sachant rien des aveux de sa sœur et croyant son fatal secret enfoui à jamais dans un passé détruit, elle se dit que cette affection naissante mourrait avec la séparation prochaine, et cependant, dans le secret de son âme, elle s'inquiéta. Aucun charme, aucune espérance ne pouvaient plus éclairer son avenir; mais de nouveaux combats pouvaient surgir et rendre inutiles les efforts de deux années. Torturée par cette angoisse inattendue, elle entra dans sa chambre, elle invoqua Dieu, et bientôt elle sentit sa présence et son secours. Il est partout, et surtout et plus sensiblement où la douleur l'invoque. Marie pensa à sa toute-puissance et à sa bonté; de quoi aurait-elle peur auprès de lui?

Elle crut néanmoins, avec une prudence chrétienne, devoir éviter la présence d'Amédée. Inquiète de la part qu'elle pouvait avoir dans la mort de sa sœur, elle conserva longtemps une douleur et des angoisses voisines du remords.

Mais plus elle s'effaçait et fuyait les tendres sympathies que tous les cœurs ouverts auprès d'elle demandaient à lui prodiguer, plus ces mêmes cœurs multipliaient, sous les formes ingénieuses de la sollicitude, les marques de leur profond attachement. Une atmosphère de tendresse entourait la jeune fille qui sentit un jour, aux tressaillements de son cœur, que ce n'est point en vain qu'on est aimé.

Elle ne pouvait plus s'y tromper aujourd'hui qu'elle était seule. Elle ne pouvait plus échapper à cette fascination, car elle se trouvait tous les jours en face de ce regard qu'elle avait fui; elle entendait cette voix qu'elle s'était efforcée d'oublier et le poison entraînait dans son âme. Cependant, cette affection-là était impossible, dans les idées de Marie, plus impossible que la première fois, et elle avait en horreur la seule pensée que son cœur pût être faible et s'abandonner à cette séduisante tentation.

Les nouveaux devoirs de Marie-Sophie étaient difficiles et délicats; il suffisait qu'ils fussent le devoir, c'est-à-dire une chose sans obstacle.

Marie, craignant qu'Amédée n'attachât quelque importance au vœu exprimé par Annonciade deux jours avant sa mort, se résolut à avoir une explication avec lui.

Un soir, après la promenade, lorsque madame de Ribienne, redoutant le froid pour la poitrine de Médéric, parla de rentrer, Marie engagea Amédée à faire encore quelques tours de parc avec elle.

(La suite au prochain numéro.)

—Le steamer *Thamesford*, allant de Sydney à Montréal, a été jeté à la côte sur les îles de la Magdeleine.

NOS GRAVURES

L'expédition du Tonkin

On connaît les derniers événements, la fin déplorable du commandant Rivière, tué dans une sortie qu'il a tenté de faire de Hanoi, où il était enfermé depuis plusieurs mois, luttant courageusement contre des forces de beaucoup supérieures. De grands renforts ont été dirigés sur le Tonkin, l'échec sera réparé, mais irréparable est malheureusement la perte du très vaillant chef de l'expédition qui meurt, ô ironie du destin ! au moment même où un décret l'appelait au commandement supérieur des troupes de la marine au Tonkin.

Le capitaine de vaisseau Rivière, dont nous donnons le portrait, était né en 1827.

Entré à l'École navale en 1843, il en sortit comme aspirant en 1845 ; il fut nommé enseigne en 1849, lieutenant de vaisseau en 1856, capitaine de frégate en 1870, et capitaine de vaisseau en 1879, à la suite de la part active qu'il prit, cette année-là, à la répression de l'insurrection canaque.

On sait que M. Henri Rivière n'était pas seulement un marin distingué ; c'était aussi un littérateur brillant. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il a fait paraître plusieurs romans : la *Main coupée*, les *Derniers jours de Don Juan*, la *Faute du Mari*, *Edmée*, le *Châtiment*, le *Combat de la vie*. Au théâtre, il a eu trois pièces jouées : la *Parvenue*, *Berthe d'Estrées*, et *M. Margerie*.

Dans un autre genre, il a écrit des études remarquables, telles que la *Marine française sous Louis XV*, et tout récemment encore, il publiait dans la *Nouvelle Revue* un très intéressant récit de son commandement en Nouvelle-Calédonie.

Des trois dessins que nous donnons sur le Tonkin, outre le portrait du commandant Rivière, deux sont relatifs aux combats livrés autour d'Hanoi, alors que les Annamites et les Pavillons-Noirs se rapprochaient de plus en plus de la place, dans l'intention de l'investir. Ces combats eurent lieu le 28 et le 29 mars. Le premier s'est terminé par la prise de Gia-Kouck, village occupé par l'ennemi. Dans la matinée du 28, deux compagnies d'infanterie de marine et la compagnie de débarquement du *Léopard*, seul navire de guerre alors ancoré devant Hanoi, avaient traversé le Fleuve-Rouge dans des bacs, et se portaient sur le village, lorsque, à environ un kilomètre de celui-ci, accueillies par une grêle de projectiles, elles durent se déployer en tirailleurs. Une digue, servant de route, conduit à Gia-Kouck, qui est situé sur un talus, environné d'arbres. Sur cette digue avait été établie une pièce de 4, qui tirait sur le village. Mais bientôt cette pièce dut se taire pour ne pas tirer sur les nôtres. Fantassins et matelots venaient de s'avancer au pas gymnastique, et bientôt ils arrivèrent ensemble et à peu près pêle-mêle sur le talus extérieur du fossé qui protégeait l'entrée du village. La tâche la plus dangereuse se trouvait accomplie, car les Français venaient de parcourir près de 300 verges sous une grêle de balles et de biscaïens.

L'élan est loin cependant d'être brisé : tous franchissent le fossé, sautent aux embrasures couvertes d'arbres de bambous, renversent en un clin d'œil les chevaux de frise—longs soliveaux hérissés de piquants en bois de fer—et poursuivent, la baïonnette dans les reins, l'ennemi qui se débande à travers le village dans toutes les directions.

Construits depuis plusieurs semaines, ces retranchements présentaient un développement assez considérable. Les Asiatiques avaient mis admirablement à profit ce terrain, coupé d'arroyos et de rizières, pour rendre leur position presque inexpugnable.

Pendant qu'une des deux compagnies se dirigeait avec la pièce de 4 sur le village de Gia-Thuy, d'où venait de partir une fusillade assez nourrie, la troupe de soutien, réunie aux tirailleurs, fouillait et livrait aux flammes le bourg de Gia-Kouck, abandonné depuis plusieurs jours par ses habitants.

Le lendemain, 29, avait lieu le combat de Bac-Nigue, livré à peu près dans les mêmes conditions et avec le même succès que celui de la veille. L'ennemi était nombreux, quatre à cinq mille, et disposait de quatre pièces de canons. Le village était, comme Gia-Kouck, occupé en grande partie par les *Pavillons-Noirs*. Les *Pavillons-Noirs* sont les débris des anciens rebelles chinois, dits *Taepings*, qui, après leur défaite irrémédiable en Chine, se réfugièrent au Tonkin, où ils vivent de brigandages et de pirateries. Ils sont armés d'une sorte de cuirasse faite d'épave très résistante, et d'une longue lance à la pointe carrée, ce qui la distingue de celle de l'Annamite, dont la pointe est plate. Notre troisième dessin, enfin, représente la canonnière de première classe le *Fanfan*. Cette canonnière a contribué, tout dernièrement, à la prise de Nam-Dinh. Elle est armée d'un canon tirant un obus de 56 livres, d'un canon tirant un obus de 24 livres, et de 2 canons-revolvers.

Placée à 500 verges des remparts, elle a, pendant les journées des 26 et 27 avril, éteint le feu des pièces de la face Sud, et a reçu 2 projectiles. Celui de l'arrière

a traversé le plat-bord et est venu ricocher sur la drôme du youyou ; celui de l'avant a traversé son mât de misaine.

Nous avons dessiné la *Fanfan* d'après une photographie faite à Ké-So, mission catholique, par un des missionnaires du Tonkin ; l'église, qui fait le fond du tableau, est la cathédrale de Ké-So.

M. de Laboulaye

M. de Laboulaye, sénateur, a succombé le 25 mai, aux suites d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis assez longtemps.

M. Edouard-René Lefebvre de Laboulaye était né à Paris, le 18 janvier 1811. Il y fit son éducation et son droit, et débuta par une *Histoire de droit de propriété foncière*, 1839, couronnée par l'Académie des inscriptions et des belles-lettres. En 1815, il fut élu membre de cette Académie, et en 1848, nommé professeur de législation comparée au Collège de France. En 1868, il publia un roman allégorique : le *Prince Camille*, qui fit beaucoup de bruit.

Aux élections du 2 juillet 1871, il fut élu représentant de la Seine par 107,773 voix, et prit place au centre gauche dont il devint le président. Le 10 octobre, il fut élu sénateur inamovible, le dixième sur soixante-quinze. M. de Laboulaye était administrateur du Collège de France.

On peut dire que M. de Laboulaye a été l'un des fondateurs de ce tiers-parti qui suit au Sénat les impressions de M. Jules Simon. Il faut lui rendre cette justice qu'il a protesté contre les fameux décrets, qu'il a combattu au Sénat les dispositions contraires aux congrégations religieuses, qu'il a blâmé l'expulsion des princes, et que, bien que républicain, il s'est toujours élevé contre les actes odieux de la République.

Aux écrits mentionnés plus haut, il faut ajouter : *Histoire politique des États-Unis*, 1855 ; la *Liberté religieuse*, 1856 ; le *Parti libéral, son programme*, 1864 ; *Paris en Amérique*, 1863, signé René Lefebvre ; les *Souvenirs d'un voyageur*, 1857 ; *Abdallah*, roman arabe ; *Contes bleus*, 1863 ; *Nouveaux Contes bleus*, 1866. Il a traduit les *Mémoires et les Essais de morale de Franklin*. Enfin il a publié les *Œuvres complètes de Montesquieu*, 1875.

M. Laboulaye laisse deux fils, dont l'un est ministre de France en Portugal, et l'autre administrateur des postes et des télégraphes.

D'après la volonté de M. de Laboulaye, les obsèques ont été faites sans aucun appareil, sans cortège militaire ; aucun discours n'a été prononcé.

Sortant du Collège de France, le char funèbre s'est rendu à l'église Saint-Etienne-du-Mont. Les deux fils du défunt conduisaient le deuil.

Derrière venaient la députation du Sénat, les membres de l'Institut, etc.

Sur le cercueil étaient déposées trois immenses couronnes portant les inscriptions : "Union franco-américaine.—Au président Laboulaye : Commission française. Exposition de Boston.—Ecole professionnelle de Versailles."

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise.

LES SUPERSTITIONS RUSSES

Il y a dans la vie journalière du paysan russe beaucoup de croyances fantastiques, et de très curieux souvenirs du paganisme y sont restés comme enracinés. Il croit aux nymphes des bois et des eaux ; il croit que l'esprit de leurs ancêtres morts hantent la demeure des vivants, et il n'y a pas de *baba* qui n'ait vu le diable au moins une fois dans sa vie et qui ne soit capable d'en donner une description minutieuse. Les pauvres et les riches reçoivent lors de leur baptême une petite croix qu'ils portent toute leur vie sous leurs vêtements, non seulement comme insigne de chrétienté, mais comme amulette contre le mauvais esprit. Dans les cas de maladie ou de mauvaise fortune, le paysan a recours au sorcier, et il se soumet à un nombre infini d'incantations païennes pour conjurer le malheur ; sa religion même, ses prières orthodoxes, ses génuflexions sans nombre, la manière dont il frappe son front sur le pavé, tout cela rappelle bien plus le nègre s'adressant à son fétiche que le chrétien priant Dieu.

Au mois de mars dernier il y eut une maladie très maligne sur les troupeaux, dans le village d'Ozersk, et l'infection se communiqua très rapidement de ferme en ferme, dans tout le gouvernement de Kalooga. Il y avait un médecin-vétérinaire à quelques milles de là ; mais, au lieu d'avoir recours à lui, les paysans suspendirent au cou de leurs vaches, en guise d'amulettes, des petits sacs rempli d'ail, et ils sautaient sur un seul pied par dessus les bêtes couchées en tenant d'une main un encensoir allumé. Ces moyens n'ayant pas réussi, ils devinrent très effrayés, et une assemblée publique fut convoquée dans laquelle on discuta longtemps et bruyamment quels moyens on devait prendre pour chasser la peste. Il fut décidé que, selon les traditions légues

par les ancêtres, les femmes du village devaient en faire le tour au milieu de la nuit en traçant un sillon avec une charrue dans le sable, ce qui ferait disparaître la maladie. A onze heures, par ordre du Storost, les hommes furent tous renfermés ensemble, les femmes et les filles restant sur la place publique. Au premier coup de minuit, une fille choisie sur la bande mit un collier de cheval sur ses épaules et se laissa atteler à une charrue de bois ; deux autres filles mirent la main à chaque bras de la charrue, une autre se mit en arrière à la place du laboureur pour conduire, puis une femme ouvrit la marche. A côté d'elle était une autre femme ayant au bras un panier plein de sable, et elle en semait le long du chemin pour marquer la ligne dans laquelle devait se tracer le sillon. Aucune lumière ne devait les éclairer, et cependant, si le sillon déviait à droite ou à gauche de la ligne de sable, le charme serait rompu. Heureusement, le sol du Kalooga est noir et le sable est blanc, puis, espérons-le, pour le succès de l'entreprise, il faisait peut-être clair de lune. Toutes les autres femmes du village suivaient, faisant un tapage horrible avec des chaudières et autres ferblanteries, en imitant autant que possible avec leur voix le bruit du vent pendant une tempête de neige.

La procession se rendit d'abord à la porte de l'église, y chanta un refrain tout à fait païen, exécuta quelques figures d'une danse nationale, puis elle fit trois fois le tour du village de l'ouest à l'est. La cérémonie terminée, une veuve marqua d'une croix chaque porte avec du goudron—obstacle insurmontable à l'entrée des mauvais esprits.

RUSSIE

LA PRIÈRE DU CZAR

Voici la prière que le Czar, agenouillé, a récitée à haute voix, d'après le livre que le métropolitain de Nowogorod a présenté à Sa Majesté.

Nous la citons à titre de document intéressant :

" Seigneur, Dieu de mes Pères, Czar des Czars, dont un mot a créé l'univers et dont la sagesse dirige les destinées humaines, tu gouvernes le monde par la justice et la sainteté !

" Tu m'as choisi pour le Czar, le juge de tes créatures. Je crois en ton infinie bonté pour moi. Je te remercie et je m'incline devant ta Toute-Puissance.

" Toi, mon Seigneur et mon Dieu, guide-moi dans la mission que tu m'as confiée, donne-moi la science du bien, fortifie-moi pour cette grande tâche.

" Que la sagesse qui rayonne de ton trône me pénètre ! Qu'elle descende sur moi des lieux où tu règnes ! Inspire-moi ce qui peut plaire à tes yeux, ce qui est selon tes commandements.

" Que mon cœur soit entre tes mains, afin que mon œuvre soit charitable aux hommes qui me sont confiés, profitable à ta gloire, afin qu'au jour de ton Jugement, je puisse répondre sans remords par la grâce et les bienfaits de ton fils unique, dont je bénis le nom ainsi que le tien et celui du très miséricordieux, très vivifiant et très saint Esprit dans tous les siècles des siècles."

L'empereur s'est relevé. Devant Sa Majesté le métropolitain est tombé à genoux ; de même toute la famille impériale, le clergé tout entier et les fonctionnaires qui sont actifs dans le couronnement. L'empereur seul, au milieu de l'estrade, est resté debout comme le chef de la famille, le chef de l'Etat et même le chef spirituel du clergé schismatique, qui s'est séparé du représentant de Jésus-Christ sur la terre pour se soumettre à un empereur temporel.

LA VIE DE FAMILLE

Si le bonheur existe encore quelque part sur la terre, il est dans la vie de famille, dans l'amitié franche et cordiale de ses parents, dans les joies simples que l'on goûte sous l'œil de son père et de sa mère, au milieu de ses enfants, de ses frères et de ses sœurs.

La vie de famille, elle est si belle que, suivant une parole divine, elle est aimée de Dieu et des hommes ; elle est si bonne, que Dieu lui-même lui emprunte ses plus touchantes comparaisons ; il nous aime comme un père, comme une mère aime ses enfants.

Malheureusement, cette vie de famille périclite parmi nous. On ne se plaît plus guère *chez soi*. Le père n'aime plus à se trouver au milieu de ses enfants, et le jeune homme a hâte d'être arrivé à dix-huit ou vingt ans pour s'échapper de la maison paternelle. Il ne se croit heureux et libre que lorsqu'il l'a quittée.

Il est un jour surtout dans la semaine propre à entretenir cette vie de famille : c'est le jour du dimanche. Il semble fait exprès pour les joies de la famille, avec son repos, sa liberté de cœur et sa prière en commun sous l'œil du père et de la grande famille chrétienne.

* *

L'économie est nécessaire, même avec de la fortune :



LE COMMANDANT RIVIERE

TUÉ DEVANT HANOI (TONKIN), LE 19 MAI 1883

Portrait communiqué par la famille

sans économie, une maison, si riche qu'elle soit, tombe bientôt, on en voit la preuve tous les jours ; à plus forte raison est-elle indispensable à qui n'a que l'argent gagné par le travail ou reçu de la charité. Il n'est pas permis d'être avare, mais il n'est pas défendu d'être prévoyant. Au contraire, la prévoyance est une vertu. C'est une chose excellente que de mettre en réserve pour le lendemain, pour la maladie, pour le besoin, pour la vieillesse.

Aujourd'hui, notre jeune génération, comme celle qui l'a devancée, fait de la misère à grande journée. Le jeune homme dépense son argent à peu près à mesure qu'il le gagne, il ne fait pas d'économie, il a même peut-être des dettes ; cependant, le temps de se marier est venu, et il prend pour la compagnie de sa vie une jeune personne qui a mis le fruit de son travail dans sa toilette, et, après l'achat des meubles indispensables, les dots sont bientôt comptées ; c'est rien d'un côté et rien de l'autre. Après cela, viennent des enfants, viennent une cherté, un chômage, une maladie, vienne la paresse, et tout cela ne manque pas de venir.

Voilà une famille pauvre, voilà des petits enfants jetés à la misère, à la mendicité, au vice. Et puis on se plaint, on s'écrie : est-il possible que je sois dans une si grande détresse ? On répète la longue kyrielle de phrase à l'usage des mécontents. On accuse tout ; le sort, la fatalité, la Providence, la société surtout ; aujourd'hui, c'est la grande coupable, c'est elle qui fait tout le mal ; mais, si vous m'en croyez, nous ferons bien de commencer par nous accuser nous-mêmes ; en tout cela, nous sommes souvent les plus coupables, soyons de bonne foi.

* * *

L'honneur, ce n'est pas l'argent ; l'honneur, ce n'est pas un carré de terre plus ou moins grand.

L'honneur, c'est l'accomplissement de ses devoirs.

L'honneur, c'est la probité...

L'honneur, c'est le respect de sa dignité d'homme et de la dignité des autres...

L'honneur, c'est le dévouement, le sacrifice de soi au bien de ses semblables : voilà l'honneur.

L'abbé MULLOIS.

DE TOUT UN PEU

Voici une recette simple, facile et commode pour boucher les crevasses des poêles et les jointures des tuyaux : Tamisez les cendres de bois dur et faites une pâte, composée en parties égales, de cendre et de craie pulvérisée ; à cette poudre parfaitement mélangée, vous ajoutez un peu de sel et un peu d'eau. Cette pâte doit être appliquée sur les ouvertures lorsque le poêle est froid.

Un pouce cube d'or vaut \$210 ; un pied cube, \$362,380 ; une yard cube, \$9,797,862. Ces chiffres sont établis sur valeur de l'once estimée à \$18. Au commencement de l'ère chrétienne, il y avait dans le monde \$427,000,000 d'or ; il n'en restait plus que \$57,000,000 lors de la découverte de l'Amérique. Maintenant, le montant de l'or sur le globe est d'environ \$6,000,000,000.

L'horloge du parlement à Londres est la plus grande des horloges du monde. Ses quatre cadrans ont chacun 22 pieds de diamètre. A chaque demi minute la grande aiguille avance de près de sept pouces. L'horloge va huit jours et demi indiquant ainsi aucune exigence dans la remonte. Il faut deux heures pour remonter l'appareil de la sonnerie. Le balancier a 19 pieds de longueur ; les roues sont de fonte ; sa cloche d'heure a 2 pieds de hauteur et 6 pieds de diamètre, pèse plus de 15 tonnes et le marteau pèse plus de 500 livres.

Le docteur L..., chirurgien renommé, est connu pour sa dureté vis-à-vis de la douleur... des autres.

Dernièrement, un confrère l'appelle en consultation pour un malade qui se plaignait de souffrances à l'épaule.

—Voyez-donc, docteur, ce qu'il peut bien y avoir là...

Le chirurgien examine avec soin la partie malade.

—Que diable voulez-vous qu'il y ait là !

Et, saisissant son bistouri, il ouvre la chair, y plonge une sonde énorme sans se préoccuper des hurlements du patient, et, s'adressant triomphalement à son confrère :

—Quand je vous le disais... j'en étais sûr ! Il n'y a rien !

Par l'usage des médicaux de charlatans, qui sont annoncés à grands frais, vous ruinez votre santé. Pour en combattre l'effet, prenez les Amers de Houblon, et bientôt vous serez robuste et bien portant.

ADAM.—Un mari bien heureux ; pas de belle-mère !

NOUVELLES DIVERSES

—Il s'organise en ce moment une compagnie d'abattoirs à Québec.

—Plus de 600 ouvriers sont maintenant employés dans les ateliers du Pacifique Canadien, à Winnipeg.

—Un mahométan a essayé d'assassiner le maire d'Érivan, mais n'a point réussi. Il affirme qu'il a été poussé à commettre ce crime par les ennemis de la Russie.

—A Templeton Est, sur l'Ottawa, il y a plus de cent hommes occupés à l'arrachage de l'écorce de pruche. Mille cordes seront probablement récoltées.

—Un orage d'une violence inouïe s'est abattue sur l'Angleterre la semaine dernière. Quatre marins ont été tués par la foudre, à Chatham.

—Le vapeur *Rothsay*, naviguant sur le St-Laurent, de Clayton à Morrisburg, a sombré la semaine dernière après avoir donné sur un rocher. Les passagers ont été sauvés.

—Le choléra sévit en ce moment en Egypte. Sur quarante-deux décès, vingt-huit doivent être attribués à la terrible épidémie.

—A la Vera-Cruz, la fièvre jaune fait de grands ravages parmi les Européens et les Américains. Un millier de personnes ont succombé depuis deux mois.

—Le conseil municipal de Paris a voté un crédit de 10,000 francs pour les dépenses des délégués de cette ville qui se rendront à la prochaine exposition de Boston.

—Une dépêche reçue ici dit que 23 Chinois ont été tués et 15 blessés dans un accident sur le chemin du Pacifique. Cet accident est le résultat d'une négligence impardonnable.

—Son Honneur le juge en chef Dorion a ordonné l'extradition aux autorités américaines de R. C. Phelan, accusé d'avoir fait passer des billets faux à la Central National Bank de New-York.

—Léon Beaupré, un boucher de Joliette, a été arrêté il y a quelques jours, à St-Lambert, sous la prévention d'avoir volé du beurre et du lard au marché de Joliette. Il a été dirigé sur cette ville, où il devra subir son procès.

—Les Français de Montréal se sont joints à nous pour célébrer la Saint-Jean-Baptiste. La société de Bienfaisance française figurait dans le défilé avec ses drapeaux particuliers et le drapeau français.

—Un nouveau journal politique hebdomadaire, intitulé *Paris-Rome*, ayant pour programme de resserrer de plus en plus les liens d'amitié entre la France et l'Italie, va paraître prochainement à Rome. Il sera rédigé par des écrivains distingués des deux pays.

—Durant la procession de la St-Jean-Baptiste, à St-Sauveur de Québec, des vauriens, se promenant en calèche, tirèrent au hasard des coups de pistolet dans la foule. Une jeune femme fut atteinte dans le côté gauche et on croit la blessure mortelle. Un homme fut aussi atteint à la jambe, mais la blessure n'est pas dangereuse. La police est aux trousses de ces vagabonds.

—C'est demain qu'à lieu le départ des pèlerins canadiens, sous la conduite de MM. les abbés Martineau et Vacher, prêtre du séminaire de Saint-Sulpice. Ils se rendront à Lourdes et à Rome. Nous leur souhaitons un heureux voyage. Au nombre des pèlerins se trouve M. G. Pichette, employé au *Canadian Illustrated News* et à *L'Opinion Publique*. Mme Pichette accompagne son mari en Europe.

—Dans sa lettre à M. Grévy, le Pape se plaint de l'expulsion des communautés religieuses, de la suspension du traitement des curés et des changements arbitraires proposés à la commission du concordat, qui mettent l'Église dans l'impossibilité de défendre ses droits contre les usurpations de l'Etat.

Le gouvernement a décidé que M. Grévy répondrait en son nom à cette lettre. On dit que cette réponse sera conciliante.

L'archevêque de Paris a protesté contre l'expulsion des chapelains des hôpitaux. Il dit que cette mesure est arbitraire, mais que, nonobstant, les prêtres continueront à faire tout en leur pouvoir pour soulager les malades.

Le décret permet aux malades de mander le curé desservant et l'archevêque dit que celui-ci devrait avoir la permission de visiter tous les malades qui professent la religion catholique.

Décès

En cette ville, le 17 juin, à l'âge de 8 mois et 6 jours, Joseph-Arthur, enfant de M. J. Marcié, épicière.

LES ÉCHECS

Montréal, 5 juillet 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 362.—MM. F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. I. Tougas, Toronto ; C. H. Provost, Ottawa ; H. Bégin, S. Tudeu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. I. Argis, D. Fabien, Montréal ; G. P., Arthabaska ; I. L., Saint-Jean.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

A l'exception d'une partie entre MM. Blackburne et Rosenthal, dont nous n'avons pas encore de nouvelles, mais qui n'affecte en rien cependant la position des vainqueurs, nous publions aujourd'hui le résultat final de cette grande lutte qui fera époque dans les annales échiquéennes.

Tableau synoptique du tournoi de Londres de 1883.

Joueurs.	Bird	Blackburne	English	Mackenzie	Mason	Mortimer	Nos	Rosenthal	Sellman	Skipworth	Steinitz	Tschigorin	Winawer	Zukertort	Parties gagnées.
Bird	10	0	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	12
Blackburne	0	10	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	16
English	1	1	10	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	15
Mackenzie	1	1	1	10	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	15
Mason	1	1	1	1	10	1	1	1	1	1	1	1	1	1	15
Mortimer	1	1	1	1	1	10	1	1	1	1	1	1	1	1	15
Nos	1	1	1	1	1	1	10	1	1	1	1	1	1	1	15
Rosenthal	1	1	1	1	1	1	1	10	1	1	1	1	1	1	15
Sellman	1	1	1	1	1	1	1	1	10	1	1	1	1	1	15
Skipworth	1	1	1	1	1	1	1	1	1	10	1	1	1	1	15
Steinitz	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	10	1	1	1	15
Tschigorin	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	10	1	1	15
Winawer	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	10	1	16
Zukertort	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	10	22

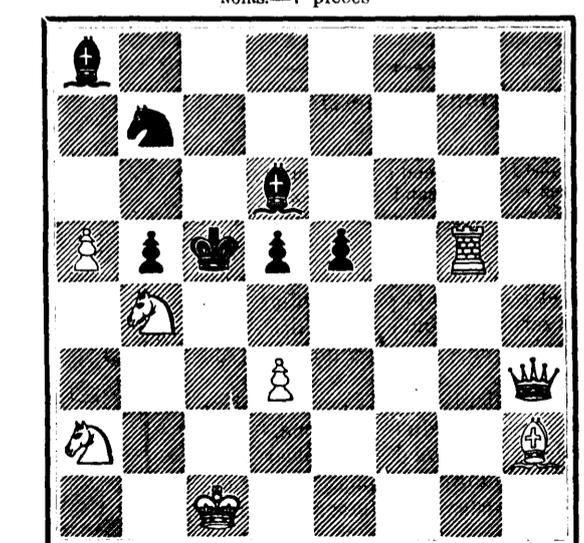
LEGENDE : 1 Gagne — 0 Perd — 1 Nulle.

- 1er prix : J. H. Zukertort..... £300 st.
- 2e — W. Steinitz..... 175 —
- 3e — J. H. Blackburne..... 150 —
- 4e — M. Tschigorin..... 125 —
- 5e — B. Englisch }
M. Mackenzie } 100 —
Jas. Mason }

Le prix spécial de £25 sterling offert par M. le baron Kolsch, pour le concurrent qui aura obtenu le meilleur résultat contre les gagnants des six prix, a été décerné à M. Rosenthal.

PROBLEME No. 363

Composé par M. JAMES PIERCE, M. A., Londres (Angleterre)



Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU No. 362

- Blancs
- 1 F 6e C
- 2 D 5e D
- 3 D ou F échec et mat.
- Noirs
- 1 R 6e D
- 2 R 7e R ou 6e F

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 17 juin

GRAVURES : Toilette en satin et tulle, de Mme Waddington (devant et dos).—Robe d'intérieur.—Douillette pour bébé.—Trois bonnets et une capote de bébé.—Robe de baptême.—Robe du matin pour bébé.—Pelisse de bébé.—Quatre chapeaux de jardin et de plage.—Quatre costumes de bains.—Trois chapeaux de dames.—Costume de fillette.—Costume de garçon.—Toilette de soirée pour jeune fille (devant et dos).—Toilette en soie changeante.—Toilette de soirée.—Portrait de S. M. l'Impératrice de Russie et du Tsarewitch.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le Gant et la Main (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.—Le Monde illustré et le couronnement de l'empereur de Russie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté.—Patrons : Toilette de soirée pour jeune fille.—Corsage de toilette en soie.—Corsage de toilette de soirée.—Douillette de bébé.—Robe-paletot pour garçon.—2e Côté.—Broderie : Mante brodée (3 dessins).—Quatre festons.—Deux bouquets pour carnet.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Maximes et Pensées

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.

Six choses distinguent l'insensé : il se fâche sans motif, parle sans nécessité, se fie à tout le monde, s'informe de ce qui ne le regarde pas, s'agite lorsqu'il ne devrait pas bouger, ne sait pas distinguer l'ami de l'ennemi.

Jouir des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse ; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Ceux qui savent beaucoup, admirent peu ; ceux qui ne savent rien admirent tout.

Il faut laisser à ses enfants, non pas beaucoup d'or, mais beaucoup d'honneur.

Choisissez pour ami un homme qui puisse vous donner dans l'occasion des consolations, de sages et de bons exemples.

—Louise, as-tu partagé ta papillote de chocolat avec ton petit frère ?

—Oh ! oui, petite mère. J'ai mangé le bonbon et je lui ai donné la devise... Il aime tant à lire, lui !

Questions domestiques

— " Il ne dépend que de vous que vous soyez malades quand vous avez les Amers de Houblon dont l'action est toujours efficace. "

La femme la plus faible, le plus jeune enfant et l'invalides le plus souffrant peuvent se servir en toute sûreté des Amers de Houblon et en retirer un grand soulagement.

— Les vieillards, dont la santé est chancelante par la suite du rhumatisme, de maladies des rognons ou d'une faiblesse quelconque, deviendront en quelque sorte des hommes nouveaux par l'usage des Amers de Houblon.

— Ma femme et ma fille ont été rendues à la santé par l'usage des Amers de Houblon et je les recommande à mes paroissiens.

Demandez à tout bon médecin si les Amers de Houblon ne sont pas le meilleur remède de famille qui existe.

— La fièvre malaria, la fièvre intermit-

tente et la fièvre bilieuse disparaissent à l'approche des Amers de Houblon.

— " Ma mère a chassé tout à fait de son système la paralysie et la névralgie par l'usage des Amers de Houblon. " — Ed Oswego Sun.

— Gardez vos rognons en état de santé par l'usage des Amers de Houblon et ne craignez pas d'être malades.

— Les Amers de Houblon mêlés à l'eau glacée, la rendent inoffensive, plus rafraîchissante et plus fortifiante.

— Les Amers de Houblon rendent la vigueur de la jeunesse aux personnes âgées et aux infirmes.

Sommaire du "Monde Illustré" du 16 juin

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : le couronnement.—Salon de 1883, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Bibliographie.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Le couronnement.—L'empereur et l'impératrice reçus sur le parvis de l'Assomption par les métropolitains de Kiev et de Novgorod ; L'empereur et l'impératrice en présence du peuple et des députations réunis dans la cour de Kremlin, descendant l'escalier des Lions pour se rendre à l'église de l'Assomption ; La bénédiction de l'étendard impérial dans le palais du Kremlin ; Le couronnement de l'empereur Alexandre III dans la grande nef de l'Ouspensky Sabor (Assomption), le 27 mai 1883 ; Le métropolitain de Novgorod sacrant l'empereur Alexandre III avec le St-Crhème, devant l'icône de la cathédrale de l'Assomption (27 mai 1883) ; S. M. l'empereur Alexandre III couronnant l'impératrice Marie-Fédorovna ; Le grand dîner impérial après le sacre, dans la salle du Palais à facettes ; l'extérieur de la cathédrale de l'Assomption, à Moscou ; l'église Wasili, à Moscou.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 23

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Meau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

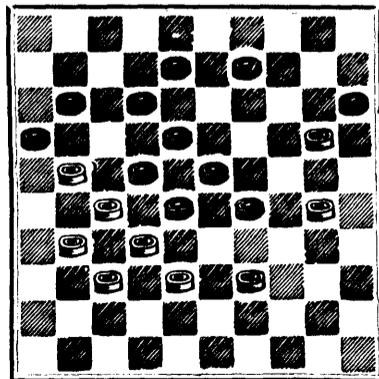
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 24

Composé par M. Joliet

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 23

Blancs—49 à 43, 46 à 41, 20 à 14, 14 à 1 prend 3, 1 à 5 pr 6 et gagnent.



APPROVISIONNEMENT DU PENITENCIER

Des soumissions cachetées, adressées au sous-signé, et endossées " Soumissions pour approvisionnement " seront reçues au bureau du Préfet du Penitencier de St-Vincent de Paul, jusqu'à Mardi, le 10 juillet prochain, à midi, des personnes désireuses de prendre un contrat pour fournir à l'Institution, durant une année à compter du premier de juillet prochain, les articles compris dans le classement qui suit :

- No. 1. Farine forte, de boulanger, en baril, inspectée, et en sac, " Best City Bags. " Farine Graham, en baril, aussi de boulanger. Farine d'avoine.
No. 2. Charbon dur et charbon de forge
No. 3. Epicerie et huile de charbon.
4. Viande fraîche (bœuf et mouton).
No. 5. Lard salé " Mess " inspecté.
No. 6. Foin et paille ; pois et avoine (non pour semence).
No. 7. Cuir et fournitures, à l'usage de la cordonnerie.
No. 8. Quincaillerie.

L'objet d'une soumission devra au moins comprendre une des classes des marchandises plus haut énumérées, en son entier, et pourra en contenir plusieurs.

Il sera fourni des échantillons des articles compris dans les 3me, 7me et 8me classes par les soumissionnaires, en même temps que les soumissions.

Chaque soumissionnaire devra accompagner sa soumission des signatures de deux personnes responsables, consentant à devenir ses cautions, pour le cas où sa soumission serait acceptée.

Aucune soumission qui n'aura été faite dans la forme prescrite ne sera acceptée.

Toutes informations touchant les soumissions, les blancs y relatifs, ainsi que les spécifications imprimées et conditions y ayant rapport, ainsi que des échantillons, seront obtenus en s'adressant au soussigné.

Les formes de spécifications imprimées qui seront aussi fournies, devront être remplies en détail, soit les extensions soit les additions, complètement.

GODF. LAVIOLETTE, Préfet.

Penitencier St-Vincent de Paul, 1883.

Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours le dimanche excepté, comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Rows include Part de Pointe-Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Metis, Campbellton, Métapédia, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau " Admiral, " qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbebiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux du Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller par char et par eau à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret

pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

SITUATION DEMANDÉE

Une institutrice, d'une longue expérience dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'école-modèle de l'Ecole Normale Laval, capable d'enseigner le français et l'anglais et possédant les meilleurs certificats, sera disponible à la fin du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING,

Institutrice,

ST-NORBERT D'ARTHABASKA.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse STRICKERS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.